LOUISE

ROMAN MUSICAL

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

PAROLES ET MUSIQUE DE

GUSTAVE CHARPENTIER

PRIX NET : **UN** FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2 BIS, RUE VIVIENNE HEUGEL ET Cie

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentations
réservés en tous pays
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

1900

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/louiseromanmusic00char3

25 –

LOUISE

ROMAN MUSICAL

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

représenté pour la première fois

sur le Théatre National de l'Opéra-Comique

le 2 février 1900.

Direction de M. Albert Carré.

Pour traiter des représentations de *Louise*, pour la location de la grande partition et des parties d'orchestre, des parties de chœurs, de la mise en scène, des dessins des décors et des costumes, s'adresser exclusivement à MM. HEUGEL ET Cie, AU MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, Paris, seuls propriétaires pour tous pays.

Les représentations au piano sont formellement interdites.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 21458-10-00. — (Encre Lorilleux).

LOUISE

ROMAN MUSICAL

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

PAROLES ET MUSIQUE DE

GUSTAVE CHARPENTIER

PRIX NET . UN FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2 BIS, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET Cie

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation
réservés en tous pays
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

1900

DISTRIBUTION

LOUISE	Mmes M. RIOTON.
LA MÈRE	DESCHAMPS-JEHIN.
IRMA	TIPHAINE.
CAMILLE	MARIÉ DE L'ISLE.
GERTRUDE	DELORN.
L'APPRENTIE	VILMA.
LE GAVROCHE / ÉLISE	DE CRAPONNE.
BLANCHE	SIRBAIN.
SUZANNE	STÉPHANE.
LA BALAYEUSE	E. CHEVALIER.
LA PREMIÈRE	DEL BERNARDI.
LA PETITE CHIFFONNIÈRE	MICAELLY.
LA LAITIÈRE	PERRET.
LA PLIEUSE	ARGENS.
LA GLANEUSE	P. VAILLANT.
MARGUERITE	FOUQUÉ.
MADELEINE	DEROUGEAIS.
MARCHANDE DE MOURON (Coulisses)	GARCIA.
MARCHANDE DE POIS VERTS (Coulisses)	EYRAUD.
MARCHANDE DE POMMES DE TERRE (Coulisses)	BROUSSIER.
JULIEN	MM. MARÉCHAL.
LE PÈRE	FUGÈRE.
LE NOCTAMBULE — LE PAPE DES FOUS	CARBONNE.
UN CHIFFONNIER	VIEUILLE.
LE CHANSONNIER	DUFOUR.
UN VIEUX BOHÈME	BELHOMME.
LE BRICOLEUR	ROTHIER.
LE PEINTRE	VIANNENC.
PREMIER PHILOSOPHE	DANGÈS.
LE JEUNE POÈTE	RAPAPORT.
L'ÉTUDIANT	DEVAUX.
PREMIER GARDIEN DE LA PAIX	TROY.
DEUXIÈME PHILOSOPHE	VIAUD.
LE SCULPTEUR	HUBERDEAU.
MARCHAND D'HABITS	CLASENS.
DEUXIÈME GARDIEN DE LA PAIX	MICHEAU.
UN APPRENTI	PETIT GEORGES.
MARCHAND DE POMMES DE TERRE (Coulisses)	ÉLOI.
MARCHAND DE MOURON (Coulisses)	SCHINDLER.
MARCHAND DE POIS VERTS (Coulisses)	JULLIEN.
MARCHAND DE TONNEAUX (Coulisses)	GILLY.
MARCHAND DE BALAIS (Coulisses)	LARROQUE.
LA DANSEUSE	Mlle ÉDÉA SANTORI.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

Au troisième acte :
COURONNEMENT DE LA MUSE DE MONTMARTRE.
Danses réglées par Mme MARIQUITA.

Chef d'orchestre : M. A. MESSAGER. — Directeur de la scène : M. A. VIZENTINI.
Chef du chant : M. L. LANDRY. — Chef des chœurs : M. Henri CARRÉ.

Décors de M. L. JUSSEAUME. — Costumes de M. Ch. BIANCHINI.
« *Le Plaisir de Paris* », d'après un dessin de M. G. ROCHEGROSSE.

LOUISE

ACTE PREMIER

Une chambre mansardée dans un logement d'ouvrier. Au fond, la porte d'entrée; un peu à droite, la cuisine; sur le même côté, à l'avant-scène, une autre porte. A gauche, une porte vitrée, une grande fenêtre ouvrant sur le balcon; des toits, un coin de ciel parisien. Vis-à-vis le balcon, mais un peu plus élevée, une terrasse précédant un petit atelier d'artiste.

Au premier plan, une table, des chaises. Au deuxième plan, un poêle avec tuyau. Au troisième plan, une petite armoire et un buffet. Çà et là, accrochés, des chromos, une glace; des hardes pendent dans un coin. Dans la cuisine, une autre petite table, aux murs, des casseroles; au fond le fourneau avec cheminée à éventail.

Six heures du soir en avril.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, LOUISE.

Au lever du rideau, Louise va à la porte d'entrée où elle écoute, craintive, puis elle revient près du balcon, regarde d'abord derrière les rideaux, ouvre la fenêtre et se montre à Julien.

JULIEN, debout sur la terrasse.

O cœur ami! ô cœur promis! Hélas si loin, si près!
Toi! mon idole, ma joie, mon regret!
Le jour s'envole... Ah! ta parole va-t-elle apprendre à mon amour que ton cœur prend plaisir à guetter mon bonjour?

LOUISE.

Vous avez tardé à m'envoyer votre bonjour quotidien; je ne l'espérais plus!...

Elle va écouter vers la porte d'entrée, puis revient.

Je vous en remercie et vous envoie le mien du fond de mon cœur!

Elle lui envoie un baiser.

JULIEN.

Tu m'as dit dans ta dernière lettre: « Prenez patience, l'heure est prochaine, écrivez à mon père; s'il refuse irrévocablement, je promets de fuir avec vous. »

LOUISE, agitée, triste.

Je suis une folle de vous avoir dit cela. Que puis-je faire? Je vous aime tant!... et j'aime tant mes parents! Si je les écoute, c'est la mort de mon cœur!... Si je vous suis, Julien, quel chagrin pour les miens!

JULIEN, doucement.

Ame craintive et toujours flottante... en songeant trop à leur bonheur, ne fais-tu pas notre malheur!

LOUISE, avec coquetterie, ironique.

Malheur réparable!

JULIEN, avec chaleur.

Irréparable!

LOUISE.

Légère déception!

JULIEN.

Infinie souffrance!

LOUISE.

Vous m'oublierez!

JULIEN.

Ah! tais-toi! Tes froides railleries me font trop de peine!

LOUISE, souriante.

On ne peut plus badiner avec vous : vous ne seriez pas le premier à perdre vite la mémoire. Puis, vous parlez d'amour, et, semble-t-il, vous m'adorez; m'avez-vous jamais dit comment naquit cette tendresse?...

Coquette.

Serais-je indiscrète en vous demandant d'en parler maintenant?

Voyons, racontez et dépêchez-vous : maman va bientôt rentrer.

JULIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Contez-moi comment vous m'avez aimée. Avez-vous compris?

JULIEN, souriant.

Prêtez l'oreille.

Depuis longtemps j'habitais cette chambre sans me douter, hélas! que j'avais pour voisine une enfant aux grands yeux, une vierge des cieux, que des parents sévères gardaient comme une prisonnière.

LOUISE.

La recluse attendait qu'un beau chevalier, ainsi que dans les livres, vînt enfin la délivrer.

JULIEN.

Comment l'aurais-je appris? Je dissertais le jour dans quelque brasserie, et, la nuit venue, je rimais des folies pour la lointaine Ophélie qu'évoquait mon désir; tandis que là, près de moi, sommeillait l'avenir!

LOUISE.

La recluse songeait au prince Charmant qui réveilla la Belle au Cœur Dormant!

Comment aurait-elle su que son chevalier habitait au premier sous le ciel, et qu'en écoutant au mur, il pouvait surprendre les secrets de... mon cœur?

JULIEN, s'animant.

Mais un soir dans l'escalier sombre, où je dégringolais comme d'habitude en chantant (Louise va écouter à la porte, puis revient), je vis passer près de moi, ô surprise! deux ombres inconnues dont la seconde, toute jolie, de forme frêle, indécise, dans l'ombre grise, laissa comme un sillage lumineux et parfumé.

Le lendemain, c'était le jour de Pâques; de grand matin, je guettais votre fenêtre...

Quelle musique dira l'émerveillement de mes yeux quand tu vins à paraître, dans le soleil, souriante!...

Une madone de Vinci ne sourit pas ainsi, non! non! ces sourires mutins ne fleurissent qu'à Paris!

Je regardai longuement et mon destin m'apparut, lié pour jamais à ton image; tout autour de moi s'agitait la ville immense; tout fêtait l'heureux jour; tout clamait : Espérance! Et mon cœur chantait les matines d'amour!

La porte d'entrée s'ouvre, la mère paraît. Elle reste sur le seuil, près de la porte refermée, écoute, puis s'avance vers la fenêtre.

SCÈNE II

LOUISE, LA MÈRE, JULIEN.

LOUISE.

Moi, je vous avais remarqué bien avant ce jour-là...

Vous souvient-il qu'une fois à la fête de Montmartre vous nous avez suivies?

JULIEN.

S'il m'en souvient... Vous m'avez souri et vous vous retourniez si fréquemment que votre mère prit la mouche et vous fit une scène... l'entêtée jalouse!

LOUISE.

Une autre fois dans la cour, tandis que je puisais de l'eau, de votre fenêtre vous m'avez jeté des pétales de roses... J'en étais comme couverte et je restais tout étourdie, toute ravie...

JULIEN.

Mais votre mère de sa fenêtre nous guettait...

LOUISE.

Sous l'avalanche parfumée, mon cœur battait à se briser...

JULIEN.

Notre ennemie, furieuse, vous rappela!

LOUISE.

Et le doux songe s'envola!...

JULIEN.

Mais l'amour veillait et dans l'ombre apprêtait d'inespérées, de chastes fiançailles.

Or, un soir que je passais devant votre porte...

LA MÈRE, à part.

Que vais-je apprendre?

JULIEN.

...Je la vis s'ouvrir lentement... une forme blanche se dressa... et s'élança vers moi! C'était toi! C'était Louise!

LOUISE, avec ferveur.

Elle venait te dire :

Décidée.

L'aveu que mes parents ont tenté d'étouffer, je viens le proclamer!

LA MÈRE, à part, ricanant.

Ah! ah! ah! Très bien!

JULIEN.

Ah! les douces fiançailles!

LOUISE.

Nous ne pouvions pas nous parler...

JULIEN.

Mes yeux cherchaient en vain tes yeux...

ENSEMBLE.

Nos deux cœurs, l'un près de l'autre, follement bondissaient!... De la maison endormie le souffle grondait... et la nuit nous berçait!...

Les deux amants restent un moment pensifs, puis Louise veut aller à la porte, elle se retourne et voit sa mère.

LOUISE.

Ah!...

La mère la saisit par le bras, l'entraîne dans la cuisine, et revient près de la fenêtre.

JULIEN, écoute avec inquiétude.

Eh bien! vous ne dites plus rien, chère Louise? (Mimique furieuse de la mère.) De grâce, répondez avant que votre geôlière vienne nous surprendre...

LA MÈRE, se montrant à Julien.

Allez-vous bientôt vous taire? ou faut-il que j'aille vous tirer les oreilles?...

Stupeur de Julien. La mère écoute s'il chante encore, puis entre dans la chambre voisine; Louise sort de la cuisine et va vers la fenêtre. Julien reparaît sur le balcon : il montre à Louise la lettre qu'il doit envoyer aux parents, puis il disparaît. Louise, craintive, regagne la cuisine.

JULIEN, à la cantonade.

Tra la la la la la!

Il rit bruyamment.

Ha! ha! ha! ha! ha! ha!

La mère reparaît. Elle ferme la fenêtre et guette un moment derrière le rideau.

SCÈNE III

LOUISE, LA MÈRE.

Louise, tremblante, sort de la cusine ; pour se donner une contenance elle range, sur le buffet, les provisions apportées par la mère ; celle-ci s'avance vers elle.

LA MÈRE, ricanant, imitant Julien.

« C'était mon adorée!

Elle s'avance toujours. Louise, pour l'éviter, tourne autour de la table.

» Ma douce fiancée! La fidèle promise! Ma Louise!

La mère, féroce, prend les mains de Louise et la regarde dans les yeux.

» Nous ne pouvions pas nous parler!... Mes yeux cherchaient en vain tes yeux!... Nos cœurs bondissaient! L'ombre frémissait! Et tout le monde dormait! »

Louise s'échappe; la mère lui montre le poing. — Exaspérée.

Ah! malheureuse enfant! Si ton père l'apprenait! S'il vous avait surpris! Hein! s'il vous avait surpris! dis!

Louise baisse la tête et se cache le visage.

Lui qui te croit si naïve, si sage, s'il connaissait ta conduite, il en mourrait!

LOUISE, suppliante.

Pourquoi ne voulez-vous pas nous marier?

Geste de la mère : « Jamais. »

Pourquoi m'obligez-vous à me cacher? Qu'avez-vous à lui reprocher? Ses manières d'artiste, sa gaîté, son métier de poète...

LA MÈRE.

Un chenapan! un crève-faim! un débauché sans vergogne!

LOUISE.

Lui, si bon, si courageux!

LA MÈRE.

...Un pilier de cabaret!

LOUISE.

S'il avait une femme, il n'irait pas au cabaret!

LA MÈRE.

Une femme! Ah! ah! ah! Ce ne sont pas les femmes qui lui manquent!

LOUISE.

Ah! Je t'en prie, si tu crois m'en détacher, tu te trompes, car tes attaques me le font chérir davantage!

S'exaltant.

Tu peux nous empêcher d'être heureux... Jamais, jamais tu ne briseras notre amour!

LA MÈRE.

Ah! quel aplomb! Au lieu de baisser la tête, tu oses te vanter de ton amant!

LOUISE.

Mon amant!... Il ne l'est pas encore!... mais on dirait vraiment que vous voulez qu'il le devienne!

LA MÈRE, exaspérée, s'élance sur Louise qui l'évite en tournant autour de la table.

Petite malheureuse! Tu nous menaces!
Ah! prends garde que je n'explique tout à ton père!...

Elles entendent des pas dans l'escalier; craintives, elles se taisent, écoutent; la porte s'ouvre, le père entre.

SCÈNE IV

LOUISE, LA MÈRE, LE PÈRE.

Le père tient une lettre à la main; la mère va vite à la cuisine; Louise, troublée, débarrasse la table pour le repas.

LE PÈRE.

Bonsoir! (Il accroche sa casquette à un portemanteau.) La soupe est prête?

LA MÈRE, criant de la cuisine.

Oui, de suite!

Le père s'assied près du poêle. Louise tisonne le feu; puis, voyant la lettre, elle s'éloigne et va vers le placard. Le père regarde la lettre, la décachète et lit. Louise revient lentement portant les assiettes, les verres, les couverts qu'elle range silencieusement sur la table. Le père pose la lettre sur la table et regarde sa fille. Louise, avec embarras, place les couverts. Le père lui tend les bras; ils s'embrassent. Louise épie si sa mère les voit et rend son baiser au père; longtemps, ils se regardent.

La mère rentre, portant la soupe : le père sert la soupe. Ils mangent.

La mère se lève, va porter les assiettes et la soupière dans la cuisine.

LE PÈRE, s'essuyant la bouche.

Ah! quelle journée!

LOUISE.

Tu es fatigué?

LE PÈRE.

Je sens que je ne suis plus jeune et les journées sont longues!...

LOUISE.

Pauvre père, tu ne te reposeras donc jamais?

La mère revient avec le ragoût.

LE PÈRE.

Et qui ferait bouillir la marmite si je quittais l'outil?

Il sert le ragoût.

LA MÈRE.

Depuis trente ans que tu t'échines, tu aurais bien mérité un peu de repos!

Regardant du côté de la fenêtre de Julien, avec colère.

Quand on pense qu'il y a tant de fainéants qui passent leur vie à faire la fête!

LE PÈRE, avec rondeur.

Ils ont la chance d'être venus au monde après leurs pères!

LA MÈRE, rageuse.

Tu trouves que c'est juste? (Elle frappe sur la table.) Moi, je dis que tout le monde devrait travailler!

LE PÈRE.

L'égalité, les grands mots, l'impossible! Si on avait le droit de choisir, on choisirait le métier le moins fatigant!

LA MÈRE, railleuse, regardant sa fille.

C'est vrai, tout le monde voudrait être artiste!

LE PÈRE, riant.

Et il ne resterait personne pour faire les gros ouvrages!

Bonhomme.

Il y a longtemps que j'en ai pris mon parti!...

Quand on n'a pas de rentes, il faut se contenter d'en gagner pour les autres...

Avec amertume.

Chacun son lot dans la belle vie!

LA MÈRE.

Tu es bien résigné aujourd'hui : les rentes ne seraient pas à dédaigner.

LE PÈRE.

Ceux qui en ont sont-ils plus heureux? Le bonheur, vois-tu, c'est d'être comme nous sommes, nous aimant bien, nous portant bien; ce bonheur-là, nul ne peut nous le prendre!

La mère se lève et dessert. Le père, à Louise, tendrement.

Le bonheur, c'est le foyer où l'on se repose, où on oublie, près de ceux qu'on aime, les malechances de la vie!...

Il attire sa fille à lui et l'embrasse. Louise le contemple avec amour.

Ceux qui ont des rentes aujourd'hui n'en auront peut-être plus demain...

Débordant de gaieté.

Nous, toujours, nous serons heureux!

Il se lève, rayonnant, saisit par la taille la mère qui revient de la cuisine et lui fait faire quelques tours de valse lourde. La mère se dégage.

LA MÈRE.

Assez! Vas-tu finir! Grand fou!

LE PÈRE, riant.

Ah! ah! ah! je suis heureux!

Il cherche sa pipe, la bourre, s'assied près du feu et prend un tison, puis il tire béatement de nombreuses bouffées.

LA MÈRE, à Louise, durement.

Vas-tu me laisser faire toute la besogne? Allons, remue-toi!

La mère débarrasse la table. Louise essuie la table, elle aperçoit la lettre de Julien que le père avait posée près de son assiette; elle y met un baiser furtif, puis s'avance vers le père et la lui donne.

LE PÈRE, à Louise.

Ah! merci...

Il regarde malignement sa fille. Louise s'éloigne et va à la cuisine. La mère apporte une lampe allumée qu'elle pose sur la table. Le père, assis près du feu, relit la lettre. Louise l'épie ; elle voit avec crainte sa mère s'approcher de lui.

LA MÈRE, au père.

Une lettre?

LE PÈRE, simplement.

Oui, une lettre du voisin...

LA MÈRE.

Une autre lettre?

LE PÈRE.

Il renouvelle sa demande...

LA MÈRE.

Quel toupet! Après ce qui s'est passé!...

LE PÈRE.

Que veux-tu dire?...

LA MÈRE, embarrassée.

Après notre premier refus...

LE PÈRE, avec bienveillance.

Mon Dieu! sa lettre est gentille... (Il montre Louise qui s'avance, très émue) il semble l'aimer, il n'est pas détesté de Louise...

Louise se jette dans les bras de son père.

LA MÈRE, dont la colère éclate.

C'est trop fort! Il en a de l'aplomb!

LE PÈRE.

Allons! allons! ce n'est pas la peine de se mettre en colère... Tu tournes tout au tragique... Il serait facile de prendre de nouveaux renseignements... savoir s'il est devenu... plus sérieux.

Plus grave.

Nous ne sommes pas forcés de lui donner Louise dès demain et il ne va pas nous l'enlever, je suppose?... (La mère refrène une forte envie de raconter au père les incidents de la journée. Louise tremble qu'elle ne parle.) Si les renseignements ne suffisent pas, eh bien, on l'invitera... lorsque je l'aurai vu, je...

LA MÈRE, interrompant, outrée.

Lui, ici, par exemple! S'il entre ici, moi, j'en sortirai!

LE PÈRE, conciliant.

Allons! allons!

LA MÈRE.

Tu voudrais m'obliger à recevoir ici ce vaurien qui me rit au nez quand il me rencontre...

LE PÈRE.

Des gamineries!

LA MÈRE.

Ce chenapan, ce débauché, ce bohème, ce pilier de cabaret dont l'existence est le scandale du quartier?

Et je ne dis pas tout! car j'en sais sur son compte des infamies!...

LOUISE, perdant la tête.

Ce n'est pas vrai!

La mère lui donne une gifle. Le père s'interpose, très ennuyé. Il éloigne la mère. Louise tombe accablée sur une chaise, et pleure... Le père revient vers sa fille et son visage exprime l'amour et la pitié.

LE PÈRE, s'asseyant près de Louise.

O mon enfant, ma Louise, tu sais combien nous t'aimons!

Si nous sommes prudents vis-à-vis de ceux qui te remarquent, c'est qu'arrivés au bout du chemin que tu vas gravir, nous en connaissons toutes les misères!

La mère est allée en bougonnant dans la cuisine, a allumé une bougie et s'est mise à repasser.

A ton âge, on voit tout beau, tout rose!... Prendre un mari, c'est choisir une poupée.

Geste étonné de Louise.

Oui, une poupée! malheureusement, ces poupées-là, ma fille, vous font parfois pleurer bien des larmes!

LOUISE, lève des yeux en pleurs et tristement, mais intéressée.

Oui, quand elles sont méchantes... Mais en la choisissant bonne, gentille, aimante...

LE PÈRE.

Comment veux-tu la choisir, petite fille?

LOUISE, avec élan.

Avec mon cœur!

LE PÈRE.

C'est un bien mauvais juge...

LOUISE.

Pourquoi donc?

LE PÈRE.

Qui dit amoureux, toujours dit aveugle!...

LA MÈRE, à part.

S'il veut discuter avec elle, il n'a pas fini!

Louise semble chercher une réponse. La mère pose son fer sur la table très fort et regarde dans la chambre.

LOUISE, plus hardiment.

Mais avant d'aimer, avant d'être aveugle, ne peut-on découvrir les défauts de celui... qu'on aimera?

LE PÈRE.

Peut-être, s'il ne nous manquait une chose...

LOUISE.

Laquelle?

LE PÈRE.

L'expérience!

LOUISE, moqueuse.

Alors ceux qui se marient deux fois sont plus heureux la seconde?

LE PÈRE, sérieux.

Ne plaisante pas, Louise! S'il est difficile de déchiffrer les cœurs, on peut toujours lire dans le passé de celui qu'on aime, et par là pressentir l'avenir.

(1) [La mère approuve en posant de nouveau son fer très fort sur la table.

Par exemple, pour ce jeune homme, les renseignements furent détestables!

La mère hoche la tête.

Tu faillis toi-même en convenir.

La mère ponctue chaque mot d'un violent coup de fer.

Paresseux, débauché, sans ressources, sans métier après tout, c'était un triste choix pour une fille comme toi. Aujourd'hui, il renouvelle sa demande; a-t-il changé?

Louise fait un signe affirmatif.

Je l'ignore!... Qu'il soit digne de toi, c'est le désir de ton père!]

La mère, qui s'impatiente, chante un motif du récit de Julien qu'elle a surpris tout à l'heure.

LA MÈRE.

La! la! la! la!

LE PÈRE.

Crois-tu qu'il t'aime?

LOUISE.

Oui!

LA MÈRE.

La! la! la! la!

LE PÈRE.

Et toi, crois-tu l'aimer?

Louise se cache la tête sur la poitrine de son père.

(1) A l'Opéra-Comique, on coupe le passage compris entre les signes [ ].

LA MÈRE, à mi-voix.

« C'était mon adorée... »

Louise relève la tête, anxieuse.

LE PÈRE.

Il ne t'a jamais parlé?

LOUISE, avec effort.

Non!

Le père la regarde un peu méfiant.

LA MÈRE, à part, continuant d'imiter Julien.

« Nous ne pouvions pas nous parler!... Nous ne pouvions pas nous r'garder!... Nos cœurs bondissaient! L'ombre frémissait! Et tout le monde dormait! »

Louise très troublée se détourne; le père lui prend les mains et la regarde dans les yeux.

LE PÈRE.

Louise, si je repousse sa demande, me promets-tu de l'oublier?

Louise hésite; la mère, portant du linge, traverse la chambre, s'arrête menaçante devant elle et va dans la chambre voisine.

Promets-tu d'obéir en fille sage à notre volonté?

S'animant.

Ah! si tu devais un jour renier ma tendresse, sache bien que, privé de toi, je ne pourrais vivre... ô mon enfant, ma Louise!...

LOUISE, émue.

Père, toujours, je vous aimerai!

Le père la presse sur son cœur, elle éclate en sanglots. Au loin la mère continue à chanter.

LE PÈRE, relève Louise, souriant de pitié.

Allons, enfant, sèche tes belles mirettes!

Ce gros chagrin passera... et plus tard tu nous remercieras de t'avoir préservée du malheur... Allons! allons! petite folle!

Il prend le journal sur la table, enjoué.

Tiens, lis-moi le journal, ça te distraira et ça ménagera mes pauvres yeux... Veux-tu!

La mère rentre et s'assied près de la table, reprisant du linge.

LOUISE, avec effort.

Oui...

A la pendule dix heures sonnent. Louise prend le journal, va s'asseoir près de la lampe et commence sa lecture d'une voix étranglée de sanglots; le père la regarde avec une pitié souriante.

LOUISE, lisant.

« *La saison printanière est des plus brillantes. Paris tout en fête...* »

Elle sanglote.

Paris!...

Le rideau tombe lentement pendant les derniers mots de Louise.

ACTE DEUXIÈME

Premier Tableau.

Un carrefour au bas de la butte Montmartre. A gauche, un hangar; à droite, une maison et un cabaret. Au fond, à droite, un escalier montant. Au fond, à gauche, un escalier descendant. Au loin, à droite, la Butte; à gauche le faubourg.

SCÈNE PREMIÈRE

Sous le hangar, UNE LAITIÈRE prépare son étalage et allume son feu; près d'elle UNE FILLETTE (seize ans) plie les journaux du matin. — A droite, près d'une poubelle renversée, UNE PETITE CHIFFONNIÈRE travaille hâtivement; à côté d'elle UNE GLANEUSE de charbon et, plus loin, UN BRICOLEUR fouillent les ordures. Des MÉNAGÈRES vont aux provisions.

Cinq heures du matin, en avril. Un léger brouillard enveloppe la ville.

LA PETITE CHIFFONNIÈRE, à la glaneuse.

Dire qu'en c'moment y a des femmes qui dorment dans d'la soie !

LA GLANEUSE.

Bah ! les draps de soie s'usent plus vite que les autres...

LA PETITE CHIFFONNIÈRE.

Oui, parce qu'on y dort plus longtemps !

LA GLANEUSE.

Grande bête !... ton tour viendra.

LA PETITE CHIFFONNIÈRE.

Mon tour !... si c'était vrai !

Un noctambule paraît.

LE NOCTAMBULE, à la plieus .

Si jolie, si matin !...
Malice du destin
qui revêt de satin
et de robes d'aurore
les guetteuses de nuit
aux rides inclémentes
et cache au libertin,
sous des voiles de nuit,
les fillettes d'aurore
que le désir tourmente !
Un baiser ?

LA PLIEUSE.

Passez vot' chemin !

LE NOCTAMBULE.

Mon chemin ? Je le cherche...
me tendras-tu la perche?
Sans les lanternes de tes jolis yeux,
je risque fort de me perdre ?... Tu veux ?...

Elle lui tourne le dos.

LA GLANEUSE et LE BRICOLEUR.

Ah !... (S'étirant.) Ah !...

LE NOCTAMBULE, regardant autour de lui.

En ce froid carrefour où gémit la souffrance,
je me sens mal à l'aise et...

A la fillette.

sans ta jeune chair,
il me semblerait choir au seuil du sombre enfer
où le Dante écrivit : « Ici point d'espérance ! »

Changeant de ton.

Le son de ma voix
éveille-t-il en toi
une vague souvenance,
que tu restes songeuse ?
Peut-être un frais désir
fait tressaillir
ton cœur d'amoureuse ?

LA PLIEUSE, riant à demi.

Vous êtes fou !

LA LAITIÈRE, riant.

Sa folie n'est pas dangereuse... Qui êtes-vous ?

Le noctambule fait une pirouette.

LE NOCTAMBULE, rejetant son manteau sur l'épaule et apparaissant séduisant, tout à fait joli dans un costume de fête auquel sont piqués quelques grelots de folie.

Je suis le Plaisir de Paris.

Les deux femmes font un geste d'étonnement admiratif. La petite chiffonnière interrompt son travail et s'approche.

LA LAITIÈRE.

Où allez-vous ?

LE NOCTAMBULE.

Je vais vers les amantes
que le désir tourmente.
Je vais cherchant les cœurs
qu'oublia le bonheur.

Montrant la ville.

Là-bas glanant le rire... ici semant l'envie,
prêchant partout le droit de tous à la folie.
Je suis le procureur de la grande cité,
ton humble serviteur !... ou ton maître !...

LA LAITIÈRE, le menaçant de son balai.

Effronté !

Il s'enfuit en riant. Au coin de la rue, il heurte violemment un chiffonnier et disparaît. Le chiffonnier chancelle et tombe.

LE CHIFFONNIER.

Fait' attention... butor !

LE NOCTAMBULE, déjà loin.

Je suis le procureur de la grande cité !

Le bricoleur s'approche du chiffonnier et le relève.

LE CHIFFONNIER, à part.

Ah !... je le connais... le misérable ! Ce n'est pas la première fois qu'il se trouve sur mon chemin...

Au bricoleur.

Un soir, il y a longtemps, je m'en souviens comme si c'était hier... ici, au même endroit... il m'est apparu... Hélas ! il n'était pas seul, ce jour-là ! une fillette lui donnait la main et souriait à sa chanson ! C'était ma fille !

Je l'avais laissée là, au travail... il est venu, il lui a soufflé à l'oreille ses tentations mauvaises... et la coquette

l'a écouté ! Ell'l'a suivi ! En s'enfuyant ell'm'a heurté !... Comme aujourd'hui... je suis tombé !... ah !...

Il sanglote et se met au travail.

LA GLANEUSE.

Pauvre homme !...

LE BRICOLEUR.

Bah ! dans toutes les familles, c'est la même chose ! Moi, j'en avais trois... je n'ai pu les tenir !... Faut pas leur en vouloir si elles préfèr' à notre vie d'enfer le paradis qui les appelle là-bas !...

LA PETITE CHIFFONNIÈRE, à part.

Est-c'que les bons lits, les belles robes, comme le soleil, ne devraient pas être à tout le monde !

Elle tend les bras vers le soleil dont les premiers rayons éclairent la Butte.

SCÈNE II

DEUX GARDIENS DE LA PAIX traversent lentement la scène et s'approchent de la laitière. Le carrefour s'anime. — UNE BALAYEUSE apparaît au fond et s'avance vers le groupe.

PREMIER GARDIEN, à la laitière.

Belle journée !

LA LAITIÈRE.

Voici le printemps !

PREMIER GARDIEN.

La saison des amours...

LA LAITIÈRE.

Pour ceux qui ont vingt ans !...

DEUXIÈME GARDIEN.

Bah ! Chacun son tour !

LA LAITIÈRE.

J'attends encore le mien !

PREMIER GARDIEN.

Vous n'avez jamais aimé ?

Un gavroche s'approche de l'éventaire et se chauffe les mains au fourneau.

LA LAITIÈRE, simplement.

Je n'ai pas eu le temps.

Les gardiens rient.

LE GAVROCHE, à la laitière.

Un p'tit noir !

LA BALAYEUSE, fanfaronne.

Moi, j'ai eu ch'vaux et voitures... Y a vingt ans... (Triomphante.) J'étais la reine de Paris ! (Comique.) Quell'dégringolade ! hein ? mais je ne regrette rien !... je me suis tant amusée. (Sentimentale.) Ah ! la belle vie ! le joyeux, le tendre, l'inoubliable paradis !

Le gavroche, qui l'a écoutée, hausse les épaules, puis s'approche d'elle, la tire par la manche.

LE GAVROCHE, avec une naïveté feinte.

Dites : donnez-moi l'adresse...

LA BALAYEUSE.

Quelle adresse ?

LE GAVROCHE, goguenard.

L'adresse... de vot' « paradis ! »

LA BALAYEUSE.

Mais, mon petit...

Montrant la ville, tendre.

C'est Paris !

LE GAVROCHE, jouant l'étonnement.

Paris !...

Il regarde la ville.

C'est étonnant ! depuis que j'suis au monde j'm'en étais pas encore aperçu !

PREMIER GARDIEN, bourru.

Allons ! circule !

LE GAVROCHE, narquois, froidement.

De quoi ! On n'peut pas s'instruire ?

PREMIER GARDIEN.

Va travailler !

Il le pousse. Le gavroche s'en va lentement. — Arrivé sur les premières marches de l'escalier montant, il se retourne.

LE GAVROCHE, criant, les mains en porte-voix.

Y en a donc que pour les femm's, dans vot' « paradis » ?

Geste menaçant des gardiens; le gamin s'enfuit; les gardiens s'éloignent. La petite chiffonnière s'en va d'un autre côté, courbée sous le poids d'un sac de chiffons. La balayeuse reprend son travail et disparaît dans la rue voisine. La glaneuse s'approche de la laitière.

LA PETITE CHIFFONNIÈRE, avec amertume.

Y en a qu'pour les femmes !

Le chiffonnier et le bricoleur entrent au cabaret. Julien paraît au fond de la scène; il fait un signe à ses amis dont les têtes surgissent en haut de l'escalier descendant.

SCÈNE III

JULIEN, LES BOHÈMES, paraissent en haut de l'escalier et s'avancent, comiquement, avec des allures de conspirateurs.

LE PEINTRE, à Julien.

C'est ici?

LE SCULPTEUR.

C'est là qu'elle travaille?

Julien indique la maison. — La glaneuse s'éloigne.

JULIEN.

Sa mère l'accompagnera jusqu'à cette porte... sitôt disparue, je m'élance... je rattrape Louise, et si ses parents refusent...

LE PEINTRE.

Tu l'enlèves!

Julien approuve.

TOUS, entourant Julien.

Bravo!

LE CHANSONNIER.

Mais consentira-t-elle?

JULIEN.

Je la déciderai!...

Ils se répandent sur la place : à droite, le sculpteur, le peintre et le chansonnier; à gauche, Julien, l'étudiant, un philosophe et le jeune poète. — Les autres inspectent silencieusement les alentours.

L'ÉTUDIANT, à Julien.

Nous en ferons notre Muse!

LE SCULPTEUR.

Le coin est joli!

UN JEUNE POÈTE.

Muse des Bohèmes!

LE PEINTRE.

Un vrai carrefour à sérénades...

UN PHILOSOPHE, avec dédain.

Une Muse?

LE CHANSONNIER, au peintre.

Nous aurions dû nous munir de nos instruments...

L'ÉTUDIANT.

On la couronnera!

Des têtes de bonnes paraissent aux fenêtres de la maison.

LE SCULPTEUR.

Nous reviendrons.

LE PHILOSOPHE.

Les Muses sont mortes!

LE POÈTE, enthousiaste.

On les ressuscitera!

LE PEINTRE, lorgnant les fenêtres.

Oh! les jolies filles!

LE SCULPTEUR.

Mesdemoiselles?

LE CHANSONNIER.

Elles sont charmantes!

LE POÈTE.

Ravissantes!

Les bohèmes envoient des baisers et saluent; d'autres font les clowns. Le chansonnier, grattant sa canne ainsi qu'une guitare, se met en évidence. — A l'écart dissertent les philosophes.

LE CHANSONNIER.

Enfants de la bohème,
Nous aimons qui nous aime!

Toujours gais et pimpants,
Les femmes nous trouvent séduisants.

DEUXIÈME PHILOSOPHE, à l'autre.

Pourquoi refuseraient-ils?

LE CHANSONNIER.

Quoiqu' sans argents!

PREMIER PHILOSOPHE.

Ils préfèrent sans doute en faire la femme d'un bourgeois.

LE CHANSONNIER.

Presqu' indigents!

DEUXIÈME PHILOSOPHE, ironique.

Mais les ouvriers méprisent les bourgeois!

PREMIER PHILOSOPHE.

Ah! ah! tu crois ça!

LE CHANSONNIER.

Mais nous somm's très intelligents!

Cris et bravos; des fenêtres on jette des sous. Les bohèmes saluent ironiquement.

LES BOHÈMES, saluant tour à tour.

Aimez-vous la peinture?
— La sculpture?
— La musique?
— Je suis un grand poète!

LE PREMIER PHILOSOPHE, continuant de causer au milieu de l'autre groupe.

Mon cher, l'idéal des ouvriers, c'est d'être des bourgeois...

Tous approuvent.

Le désir des bourgeois : être des grands seigneurs;

Nouvelle approbation plus nourrie.

et le rêve des grands seigneurs...

Attention générale ironique.

devenir des artistes!

Rires.

LE PEINTRE.

Et le rêve des artistes?

Le père s'avance vers eux et écoute.

PREMIER PHILOSOPHE, avec emphase.

Être des dieux!

TOUS.

Bravo! bravo!

LE POÈTE, avec enthousiasme.

Oui, des dieux!...

L'APPRENTI, traversant la scène.

Allez donc travailler, tas d'feignants!

Les bohèmes esquissent une poursuite, puis ils descendent l'escalier en chantant. — Le philosophe, le chansonnier, le peintre et l'étudiant vont dire adieu à Julien.

LES BOHÈMES.

Enfants de la Bohème
Nous aimons qui nous aime.
Toujours gais et pimpants,
Les femm's nous trouvent séduisants...
Quoiqu' sans argents!

Déjà loin.

Presqu' indigents!

Très loin.

Mais nous somm's très intelligents!...

JULIEN, à ses amis, fiévreusement.

Voici l'heure, laissez-moi...

LE PREMIER PHILOSOPHE, à Julien.

Allons, bonne chance!

LE CHANSONNIER, l'excitant.

Enlève la redoute!

Ils s'éloignent.

LE PEINTRE.

Sois éloquent.

L'ÉTUDIANT, donnant une accolade à Julien.

A tout à l'heure...

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV

JULIEN, seul.

JULIEN, dans une agitation douloureuse.

Elle va paraître, ma joie, mon tourment! ma vie!... Voudra-t-elle me suivre? Voudra-t-elle qu'aujourd'hui notre amour soit vainqueur?...

Que dois-je lui dire?... Comment la décider?...

Qui viendrait à mon aide?...

LA REMPAILLEUSE, lointaine.

La caneus', racc'modeus' de chais's!

Julien fait un geste de surprise.

MARCHANDE DE CHIFFONS, lointaine.

Marchand d'chiffons, ferraill' à vendre!

Il écoute avec un émoi croissant les chants qui se rapprochent.

— Artichauts, des gros artichauts... à la tendress', la verduress'... à un sou, vert et tendre, et à un sou, en v'là des gros, des bien beaux!...

— Du mouron pour les p'tits oiseaux!

— V'là d'la carotte, elle est bell', v'là d'la carotte!

Etc., etc.

JULIEN, avec enthousiasme.

Ah! chanson de Paris où vibre et palpite mon âme!... Naïfs et vieux refrains du faubourg qui s'éveille, aube sonore qui réjouit mon oreille!

Cris de Paris... voix de la rue.

Êtes-vous le chant de victoire de notre amour triomphant?...

Des ouvrières paraissent au fond. Julien se cache sous le hangar, épiant, anxieux.

SCÈNE V

JULIEN, DES OUVRIÈRES, se rendant à leur travail.

BLANCHE.

Bonjour!

MARGUERITE.

Bonjour!

BLANCHE.

Comment vas-tu?

Elles disparaissent à l'entrée de la maison. Une autre paraît et fait un geste à un quatrième qui s'avance.

SUZANNE.

Nous sommes en avance?

GERTRUDE.

Il est huit heures...

SUZANNE.

Ah!

Elles entrent dans la maison. Deux autres s'avancent en caquetant.

IRMA.

Eh bien! tu t'es amusée, hier?

CAMILLE.

Ah! c'que j'ai ri!

IRMA.

Tu sais, l'grand Léon...

Elle lui parle à l'oreille.

CAMILLE.

Vrai?

IRMA.

En mariage, ma chère!

Elles disparaissent.

JULIEN.

Viendra-t-elle?

Impatient, il sort de sa cachette; trois ouvrières entrent et le regardent gesticuler.

L'APPRENTIE, riant.

Ah ! ah ! ah !

ÉLISE.

Qu'il est beau !

MADELEINE.

Hé ! l'artiste ?

L'APPRENTIE.

Il attend sa belle ! C'te tête !

Elles entrent dans la maison.

Julien, apercevant enfin Louise et sa mère, manifeste sa joie ; il revient en courant, va se cacher dans le hangar et guette.

SCÈNE VI

LA MÈRE et LOUISE entrent ; elles s'avancent lentement.

LA MÈRE, bougonnant.

Pourquoi te retourner ? Il nous suit, sans doute... Suffit ! je demanderai à ton père que dorénavant tu travailles chez nous.

Louise lève les yeux au ciel. Mimique de Julien qui, n'y pouvant tenir, se montre à Louise.

Louise, voyant Julien, porte la main sur son cœur.

Ah ! t'as beau faire les gros yeux !...

On changera ta mauvaise tête ; il faudra bien que Louise reste une fille honnête !...

Allons, au revoir !

Louise, froidement, lui tend la joue ; la mère l'embrasse. Louise entre dans la maison la mère s'éloigne. Arrivée près de la rue, elle guette de tous côtés, méfiante, puis disparaît. Julien se risque timidement, s'enhardit, puis s'élance dans la maison.

CRIS DES RUES, lointains.

V'là d'la carotte, elle est bell', v'là d'la carotte, d'la carotte ! d'la carotte !...

SCÈNE VII

JULIEN reparaît, entraînant LOUISE.

LOUISE, affolée, se débattant.

Laissez-moi, ah ! de grâce !

JULIEN.

Alors, ils ont refusé ?

LOUISE.

Je vous en prie ! si ma mère revenait...

JULIEN.

Ils ont refusé ?

LOUISE.

Vous me faites mourir de peur !

JULIEN.

Et tu supportes cette chose ! Tu ne te révoltes pas ?

LOUISE.

Que puis-je faire ?

JULIEN.

Tu le demandes ?

LOUISE.

Ils sont les maîtres !

JULIEN.

Pourquoi, les maîtres ?... Parce qu'ils t'ont fait naître, se croient-ils le droit d'emprisonner ta jeunesse adorable ?...

LOUISE.

Julien !...

JULIEN.

...d'asservir ta vie...

LOUISE, suppliante.

Ah ! par pitié !

JULIEN.

...de la murer pour leur plaisir ?

LOUISE.

Laissez-moi partir !...

JULIEN.

Ta volonté, désormais, est celle d'une femme et vaut la leur : tu es femme, tu peux, tu dois vouloir !

LOUISE, ne sachant que répondre.

Ah ! je vais être en retard ! laissez-moi partir !...

Julien, fâché de son indifférence, la laisse partir. Elle fait quelques pas, puis revient souriante, espiègle.

JULIEN.

Tu ne m'aimes plus !

LOUISE, naïvement.

Ce n'est pas vrai !

Les cris de la rue reparaissent, lointains.

JULIEN.

Si tu m'aimais, oublierais-tu ta promesse ?

Louise, troublée, se détourne.

VOIX LOINTAINES.

Voilà l'cresson d'fontaine, la santé du corps !...

JULIEN.

« Écrivez encore à mon père : s'il refuse votre demande, je promets de fuir avec vous. »

VOIX LOINTAINES.

Mouron pour les p'tits oiseaux !

LOUISE.

Ah ! si je pouvais, si mon père...

VOIX LOINTAINES.

Pois verts ! pois verts !...

JULIEN.

Ton père te pardonnerait.

LOUISE.

Jamais !

JULIEN.

Plus tard, quand ton bonheur...

LOUISE.

Mon abandon le tuerait et je l'aime, mon père, autant que je t'aime !

JULIEN, la serrant dans ses bras.

Ah ! Louise, si tu m'aimes, partons de suite au pays (montrant la Butte ensoleillée.) où vivent libres les amants ; viens, je te choierai tant, et toute ta vie !

De la rue voisine viennent des cris et des rires.

Viens vers la joie ! le plaisir !

En entendant des rires, Louise, troublée, se cache sous le hangar. Quatre ouvrières traversent la scène en riant et entrent dans la maison.

JULIEN, plus pressant.

Si tu m'aimes, Louise, viens, fuyons de suite ; si tu m'aimes, n'attends pas plus longtemps : tiens ta promesse dès maintenant !... Louise !... Louise !...

Il veut l'entraîner.

LOUISE, éperdue, se débattant.

Julien !

JULIEN.

Viens !...

LOUISE.

Ah ! je deviens folle...

JULIEN.

...vers le plaisir !...

LOUISE, affolée.

Je ne sais que faire... laissez-moi partir... demain... plus tard...

Avec tendresse.

Je serai ta femme !... Julien !... mon bien-aimé !...

Flûte du chevrier lointaine.

Louise se jette à son cou, puis se dégage et s'éloigne vers la maison ; sur le seuil de la porte, elle envoie un baiser. Julien répond avec tristesse. — Louise disparaît.

SCÈNE VIII

JULIEN, UN MARCHAND D'HABITS.

LE MARCHAND D'HABITS, descendant l'escalier.

Marchand d'habits ! avez-vous des habits à vendr' ?

Il interroge les fenêtres.

Marchand d'habits !...

Il se tourne de l'autre côté.

Avez-vous des habits à vendr' ?

Il sort. Julien s'achemine tristement vers la rue.

LE MARCHAND D'HABITS, au loin.

Marchand d'habits ! Avez-vous des habits à vendr' ?

Julien fait un dernier geste de désespoir et disparaît lentement.

MARCHANDE DE MOURON, au loin.

Mouron pour les p'tits oiseaux !

MARCHANDE D'ARTICHAUTS, très loin.

A la tendress' ! la verduress' !...

Deuxième Tableau.

Un atelier de couture ; les ouvrières autour des tables travaillent en caquetant ; quelques-unes chantent ; près du mannequin, deux ouvrières plissent une jupe ; l'apprentie, couchée à terre, ramasse les épingles ; une ouvrière travaille à la machine.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES OUVRIÈRES, LOUISE.

Durant les conversations, des ouvrières chantent.

JEUNES OUVRIÈRES, Élise, Suzanne, Madeleine et l'apprentie.

La ! la ! la ! la !

VIEILLES OUVRIÈRES.

La! la! la! la!

BLANCHE, près du mannequin, faisant les plis d'une jupe.

C'est énervant! je n'peux pas y arriver...

MARGUERITE.

Quell' mauvaise étoffe! les plis n'marquent pas...

ÉLISE, à Gertrude.

Passez-moi vos ciseaux...

GERTRUDE.

Et les tiens?

ÉLISE.

Perdus!...

GERTRUDE.

J'en ai assez d'les prêter.

ÉLISE.

Un' minute?

GERTRUDE.

Tu n'as qu'à t'en payer.

Blanche prend la jupe, la montre à la Première, puis va s'asseoir à la première table.

IRMA.

Moi, j'ai vu l'*Pré aux Clercs* et *Mignon*.

Marguerite s'approche d'elle.

CAMILLE.

Moi, j'ai vu *Manon*.

IRMA.

C'est beau?

CAMILLE.

Très beau, surtout quand ell' meurt.

ÉLISE, à Marguerite, à mi-voix.

Voudrais-tu m'montrer à baleiner?

MARGUERITE.

Tu prends ton ruban comm' ceci... tu commenc's par en bas, tu l'fais sout'nir très peu...

GERTRUDE.

J'peux pas arriver à finir c'corsage! sur l'mann'quin, c'est bien, mais sur la femme!

IRMA.

C'est pour qui?

GERTRUDE.

Pour la duchesse...

Marguerite va s'asseoir près de Blanche à la première table.

CAMILLE.

En effet, j'vois ça d'ici!

GERTRUDE.

Faut lui mett' du crin sous les bras!

CAMILLE.

Faut lui fair' des hanches!

IRMA, riant.

Un vrai rembourrag', quoi!

L'APPRENTIE, gavroche.

C'qu'y a des clientes, tout d'même!

Rires.

BLANCHE, à Marguerite.

Moi, j'vais m'faire une robe pour le Grand Prix... J'ai vu un modèl', ma chère!

LA PREMIÈRE, à Gertrude.

N'oubliez pas le sachet d'héliotrope?...

ÉLISE, à Suzanne qui lui donne des conseils.

Ah! laiss'-moi tranquille, tu m'ennuies!

SUZANNE.

C'est pas comm' ça qu'on s'y prend!

ÉLISE.

Tu veux toujours en savoir plus qu'les autres!

SUZANNE.

P'tite imbécile! tu n'vois pas qu'ça craqu' sous l'aiguille?

ÉLISE.

Oh! la! la! quel cauch'mar!

SUZANNE.

T'en as un caractère!

ÉLISE.

Tu n't'es pas r'gardée!

SUZANNE.

Va donc! eh! bouffie!

Elise lance une pelote à la tête de Suzanne; les autres s'interposent. Toutes rient avec éclats. La première se lève.

LA PREMIÈRE.

Mesd'moiselles, un peu d'silence... nous n'sommes pas au marché.

Silence relatif. La première va causer avec Gertrude.

CAMILLE, bas à ses voisines.

Voyez Louise, quell' drôl' de tête ell' fait aujourd'hui.

BLANCHE.

C'est vrai!

IRMA.

Ç'est vrai! on dirait qu'elle a pleuré.

GERTRUDE.

Elle a peut-être des ennuis de famille...

CAMILLE.

Ses parents sont très durs pour elle...

Les ouvrières se groupent et jettent des regards sur Louise qui semble ne rien voir

IRMA.

Ell' n'a pas la vie belle...

CAMILLE.

Sa mèr' la frappe encore...

BLANCHE, MARGUERITE.

Ah!

ÉLISE.

Ce n'est pas moi qui m'laisserais battre!

SUZANNE.

Moi non plus!

BLANCHE.

Et moi, c'que j'les plaquerais!

L'APPRENTIE.

Moi, quand le père veut m' battre, j'lui dis : cogn' sur maman, y a plus d'largeur!

Rires. Louise baisse la tête, écoute, et reprend son attitude indifférente.

IRMA, regardant ironiquement Louise.

Non ; je crois que Louise est amoureuse.

GERTRUDE, étonnée.

Amoureuse! Louise...

Elle rit.

CAMILLE.

Pourquoi Louise serait-ell' pas amoureuse?

BLANCHE.

Amoureuse, Louise...

Elle hausse les épaules.

L'APPRENTIE, à part.

Amoureuse!

SUZANNE et MADELEINE.

Amoureuse!

GERTRUDE et ÉLISE.

Amoureuse!

BLANCHE et MARGUERITE.

Amoureuse!

IRMA et CAMILLE.

Amoureuse!

TOUTES, sauf Irma, Camille, l'apprentie et la première.

Louise, entends-tu? on dit que tu es amoureuse?

LOUISE, troublée.

Moi?

IRMA et CAMILLE.

Est-ce vrai?

LOUISE, avec colère.

Vous êtes folles...

GERTRUDE.

Un amoureux à ton âge, ce n'est pas un péché, et tu peux l'avouer...

A moins que tu ne veuilles garder le secret de tes aventures.

Orgue de barbarie lointain.

SUZANNE, ÉLISE.

Louise, raconte-nous...

LOUISE.

Je n'ai pas d'aventure.

GERTRUDE, avec un lyrisme comique contenu.

Derrière elle, l'apprentie mime ironiquement la chanson.

Que c'est charmant une aventure.

Un garçon de jolie figure qui vous aime et vous le prouve à tout moment.

C'est le rêve d'or des jeunes filles... rêve auquel on pense tout enfant.

Pour le baiser d'un jeune amant, je donnerais sans regret le restant de ma vie.

CAMILLE.

D'où vient ce sentiment qui nous attire constamment vers les hommes?

D'où vient qu'à leur approche nos cœurs chavirent?

On a beau nous dire : « Prenez garde! »

Qu'apparaisse le prédestiné, les scrupules s'envolent!... A son regard, on rougit; à sa parole on sourit; dans l'enthousiasme du baiser, on s'ouvre au dieu malin; c'est un bonnet de plus qu'on accroche au moulin!...

Rires étouffés.

L'APPRENTIE.

Louise, raconte-nous tes aventures...

LOUISE, avec impatience.

Je n'ai pas d'aventures.

Peu à peu les ouvrières reprennent leur travail et causent à voix basse.

IRMA, langoureusement.

Oh! moi quand je suis
dans la rue,
tout mon être
prend comme feu;
sous les rayons ardents
des yeux
qui me désirent,
je vais radieuse!
Les frôlements, les appels,
les flatteries m'attisent
et me grisent!...

ÉLISE, à Gertrude.

C'est un beau brun!

GERTRUDE.

Tu l'aimes?

ÉLISE.

J'en suis toquée!

GERTRUDE.

Grande folle!

LA PREMIÈRE, à Madeleine.

Voyez la longueur des manches..

GERTRUDE.

Dieu, qu'il fait chaud! ouvrez la f'nêtre!

L'Apprentie va ouvrir une fenêtre.

BLANCHE, à Élise.

C'est tordant!

SUZANNE, à Madeleine.

Tu viens avec moi, ce soir?

MARGUERITE.

Louise, chante-nous quelque chose.

Il me semble

être en voyage,

alors que paysages

et maisons

tourbillonnent en ronde folle

autour du wagon.

LA PREMIÈRE, à Marguerite.

Laissez-la donc tranquille !

L'APPRENTIE, à Suzanne.

J'ai rendez-vous à huit heures...

ÉLISE, à Blanche.

Il t'a fait la cour?

LA PREMIÈRE.

A qui l'corsage?

GERTRUDE.

C'est à moi.

LA PREMIÈRE.

Dépêchez-vous, il le faut pour ce soir.

BLANCHE, ÉLISE et MADELEINE, riant bruyamment.

Ah! ah! ah! ah!

CAMILLE et GERTRUDE.

Chut!

La Première va dans la chambre voisine.

L'APPRENTIE.

Écoutez!

L'apprentie, accroupie près d'Irma, l'écoute avec admiration.

IRMA.

Une voix mystérieuse, prometteuse de bonheur, parmi les bruissements de la rue amoureuse, me poursuit et m'enjôle.

C'est la voix de Paris! C'est l'appel au plaisir, à l'amour!

... Et peu à peu l'ivresse me gagne; dans un frisson délicieux, à tous les yeux je livre mes yeux; et mon cœur bat la campagne et succombe aux désirs de tous les cœurs.

LES JEUNES OUVRIÈRES, Élise, Suzanne, Madeleine et l'apprentie.

C'est la voix de Paris...

GERTRUDE et LES VIEILLES OUVRIÈRES.

Régalez-vous, mesdam's, voilà l'plaisir !

Fanfare dans la coulisse.

TOUTES, diversement.

Ah ! la musique !

SCÈNE II

IRMA, CAMILLE, BLANCHE, ÉLISE, MADELEINE et L'APPRENTIE, vont aux fenêtres et regardent curieusement dans la cour.

UNE VOIX, dans la coulisse, en colère, semblant marquer la mesure.

Un !

BLANCHE.

Quell' drôl' de fanfare !

IRMA.

Ils accompagn'nt un chanteur !...

CAMILLE.

Il est bien, c'lui-là.

BLANCHE, pouffant.

Tu trouves ?

ÉLISE, à Madeleine.

On dirait l'artist' de tout à l'heure...

L'APPRENTIE.

Il nous r'garde...

CAMILLE.

Louise ! viens voir... il est très bien !

Louise semble ne pas entendre. Guitare dans la coulisse. Élise, Madeleine et l'apprentie, croyant que Julien va chanter pour elles, se moquent de Camille qui le trouve à son goût. Pendant la première partie de la sérénade, elles échangent des signes d'intelligence, envoient des baisers au chanteur, et semblent très excitées.

JULIEN, dans la coulisse.

Dans la cité lointaine,
Au bleu pays d'espoir,
Je sais, loin de la peine,
Un joyeux reposoir,
Qui, pour fêter ma reine
Se fleurit chaque soir.

LES OUVRIÈRES.

Quelle jolie voix ! quelle jolie voix ! Ah ! ma chère, quelle jolie voix !

LOUISE, à part.

C'est lui ! c'est Julien !

JULIEN.

Les fleurs du beau domaine
S'avivent chaque soir ;
Mais l'insensible reine
Ne daigne s'émouvoir.

Comme en ritournelle.

Quand viendras-tu, dis-moi, la belle,
Au reposoir d'ivresse éternelle ?

(1) [L'aube t'appelle et te sourit : voici le jour !
Veux-tu que je te mène en ce riant séjour :
A l'amour !

LES OUVRIÈRES.

Bravo ! bravo ! bravo !

Fanfare des bohèmes dans la coulisse.

CAMILLE, ravie.

Il va chanter encore !

LOUISE.

Quel supplice ! Quel affreux tourment !

JULIEN.

Jadis tu me contais un magique voyage :
« Tous deux, me disais-tu, dès notre mariage,
» Libres, nous partirons au pays adoré,
» Loin de ce monde où nous avons pleuré. »
Voici le jour sacré de tenir ta promesse ;
L'heure du départ, l'heure d'allégresse.
L'heure sonne et carillonne et chante à ton cœur
les désirs de mon cœur !...
Quand partons-nous, dis-moi, la belle,
Pour le pays d'ivresse éternelle ?]

TOUTES LES OUVRIÈRES, sauf LOUISE.

Quelle caresse ! Quelle ivresse ! Aux accents de sa tendresse, mon âme s'abandonne... Ah ! quelle jolie voix !

CAMILLE.

Comme il nous regarde !

(1) A l'Opéra-Comique, on coupe le passage compris entre les signes [ ].

IRMA.

On dirait qu'il s'adresse à l'une de nous !

Élise fait à Madeleine un signe d'intelligence.

L'APPRENTIE.

C'est vrai !

LOUISE, à part.

Pauvre Julien !

ÉLISE.

Il n'a pas l'air content...

BLANCHE.

Jetons-lui des sous !

CAMILLE.

Et des baisers...

Elles jettent des sous et envoient des baisers au chanteur.

LOUISE, peut-être jalouse.

Ah ! j'aurais dû partir tout à l'heure !...

Julien gratte avec rage les cordes de sa guitare.

BLANCHE.

Qu'est-c' qu'il a ?

ÉLISE.

Il devient fou !

Louise se lève, frémissante, puis se rassied. A partir de ce moment, les ouvrières, trouvant la chanson moins jolie, ennuyeuse même, échangent des gestes de lassitude, de moquerie. Élise et Madeleine, déçues dans leur espoir, raillent et sifflent impitoyablement le chanteur.

JULIEN, avec émotion.

Si ton âme, oubliant les serments d'autrefois, s'est détournée de moi ; si tes vœux sont de vivre sans lumière et sans joie...

GERTRUDE.

Que chante-t-il ?

ÉLISE.

C'est assommant !

JULIEN.

... Cœur infidèle...

MADELEINE, riant.

Ah ! ah ! ah !

JULIEN, avec emphase.

...va plus loin battre de l'aile !

ÉLISE, agacée.

Ah !

JULIEN.

Moi, je renonce à vivre !

CAMILLE.

Il nous ennuie !

GERTRUDE, geignant..

Ah !

JULIEN.

Car la vie est sans excuse quand l'adorée, la seule aimée, à mes appels se refuse !

ÉLISE.

Dieu, qu'il m'énerve !

SUZANNE et MADELEINE.

Que chante-t-il ?

GERTRUDE.

C'est rasant !

IRMA et CAMILLE.

A-t-il bientôt fini ?

BLANCHE et MARGUERITE.

C'est assommant !

ÉLISE, SUZANNE et MADELEINE, criant.

Une autre !

L'APPRENTIE.

Une autre !

TOUTES.

Une autre !

Durant cette dernière strophe, Louise se lève à demi, frémissante.

JULIEN.

Le temps passe et tu ne réponds pas...

ÉLISE.

Ah ! quel malheur !

JULIEN.

Je ne sais plus que te dire !...

BLANCHE.

Pauvre petit !

JULIEN.

Faut-il que tu m'aies menti jadis !...

SUZANNE.

Quel raseur !...

L'APPRENTIE.

Oh ! la la ! quell' scie !

ÉLISE.

Va chez l' coiffeur !

JULIEN.

Faut-il que tu m'aies menti !...

LES JEUNES OUVRIÈRES, assises.

Menti...i...i...i...i... !

L'apprentie court ramasser des chiffons et les jette dans la cour.

LES VIEILLES OUVRIÈRES.

A-t-il bientôt fini ?

JULIEN.

Ah ! sois maudite !

TOUTES, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah !

IRMA et CAMILLE.

Assez ! Assez !

GERTRUDE.

J'en pleure !

BLANCHE et MARGUERITE.

C'te tête !

ÉLISE.

Il est fou !

SUZANNE.

Il est saoûl !

GERTRUDE.

C'est tordant !

BLANCHE et MARGUERITE.

Quel type !

MADELEINE.

Assez ! quell' scie !

L'APPRENTIE, criant, les mains en porte-voix.

Ta bouche !

LES JEUNES, ironiques.

Bravo ! bravo !

LES VIEILLES.

Assez !...

MADELEINE.

Voyez-le donc...

JULIEN.

Fille sans cœur !

IRMA, CAMILLE, MARGUERITE, BLANCHE, lui répondant par la fenêtre.

Fille sans cœur !

ÉLISE et SUZANNE.

A Charenton ! Quel crampon !

L'APPRENTIE et MADELEINE.

Il est fou ! il est saoûl !

GERTRUDE.

Quell' scie !

LES JEUNES OUVRIÈRES.

Fille sans cœur !

LES VIEILLES, cri plaintif.

Ah !

JULIEN.

...Ame sans foi !...

IRMA, CAMILLE, MARGUERITE, BLANCHE.

Ame sans foi !

SUZANNE.

Quel cauch'mar !

Irma et Camille se rasseyent.

ÉLISE.

Ah ! la la !

GERTRUDE, criant.

Ferme ça !

LES JEUNES OUVRIÈRES.

Ame sans foi !

LES VIEILLES.

A-t-il bientôt fini ?

L'APPRENTIE.

Musique !

LOUISE, étourdie, affolée.

Ah ! c'est trop !

JULIEN.

Sois maudite !

TOUTES LES OUVRIÈRES.

Music ! music ! music !

Les musiciens de la cour obéissent et jouent. Charivari. Les ouvrières dansent et chahutent. Louise se lève. Son visage exprime l'angoisse; elle hésite un moment, puis elle prend son chapeau et se dirige vers la porte.

LES OUVRIÈRES, chantant.

La ! la! la ! la ! la !

Rires.

GERTRUDE, s'apercevant du trouble de Louise.

Louise, qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrante ?

D'autres ouvrières s'approchent.

L'APPRENTIE, à la fenêtre.

Il s'en va...

LOUISE, avec embarras.

Oui... je ne suis pas bien... j'étouffe... je suis tout étourdie...

Elle se lève, fiévreuse.

Je ne puis rester !

CAMILLE.

Tu veux partir ?

Louise, indécise, semble écouter au loin.

LOUISE, décidée.

Oui, je préfèr' rentrer chez nous. (A Gertrude.) Vous direz à Madame que j'ai dû m'en aller...

Elle va vers la porte. Quelques ouvrières l'entourent.

IRMA, affectueusement.

Louise, qu'as-tu ?

CAMILLE, de même.

Tu souffres ?

Louise, embarrassée, ne sait que répondre.

IRMA.

Veux-tu que je t'accompagne ?

LOUISE.

Non, laissez-moi...

Elle ouvre la porte.

Adieu !

Elle disparaît. Les ouvrières, étonnées, se regardent.

SCÈNE III

LES OUVRIÈRES.

ÉLISE.

Qu'est-c' qui lui prend ?

CAMILLE.

Qu'est-c' que ça veut dire ?

IRMA, prenant la défense de Louise.

Elle était malade !

BLANCHE, ironique.

Comm' vous et moi !

L'APPRENTIE, criant.

C'est la faute au chanteur.

TOUTES.

Voyons !

Elles se précipitent aux fenêtres.

CAMILLE.

La voici !

GERTRUDE, restée assise.

Eh bien ! que fait-elle ?

ÉLISE et SUZANNE.

Parfait !

IRMA et CAMILLE.

C'est bien ça !

Les ouvrières restées assises, se lèvent et courent aux fenêtres.

TOUTES, avec stupéfaction.

Ah !...

L'APPRENTIE, avec transport.

Ils part'nt en prom'nade !

Elle se roule à terre.

Toutes rient. Gertrude joint les mains avec épouvante. Les rires continuent.

ACTE TROISIÈME

Un jardinet au faîte de la butte Montmartre. A gauche, une petite maison sans étage, avec perron et vestibule découvert. A côté de la maison, à l'avant-scène, un mur coupé d'une petite porte. A droite, des échafaudages. Au fond, une haie; entre la haie et les échafaudages, une porte à claire-voie. Un sentier extérieur côtoie la haie; au delà s'étagent les toits des maisons voisines.

Panorama de Paris.

Le crépuscule est imminent.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, JULIEN.

Au lever du rideau, Julien, assis près de la maison, semble plongé dans une méditation heureuse. Accoudée sur la rampe du perron, Louise, souriante, le regarde amoureusement, puis s'approche.

LOUISE.

Depuis le jour où je me suis donnée, toute fleurie semble ma destinée... Je crois rêver sous un ciel de féerie, l'âme encore grisée de ton premier baiser.

JULIEN.

Louise!...

LOUISE.

Quelle belle vie! Mon rêve n'était pas un rêve!
Ah! je suis heureuse!...
L'amour étend sur moi ses ailes!
Au jardin de mon cœur chante une joie nouvelle!
Tout vibre, tout se réjouit de mon triomphe!
Autour de moi tout est sourire, lumière et fête
Et je tremble délicieusement
Au sourire charmant
Du premier jour
D'amour!

JULIEN.

Louise est heureuse?

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Trop heureuse!

JULIEN, avec tendresse.

Tu ne regrettes rien?

LOUISE.

Rien!... Que puis-je regretter? A l'atelier, parmi mes compagnes, j'étais une étrangère; personne ne me comprenait et personne ne m'aimait.

Sans acrimonie.

Chez nous, mon père me traitait toujours en petite fille..

Enfantinement, avec rancune.

Et la mère : — Qui aime bien, châtie bien — ne perdait

pas son temps avec moi! C'était à tout moment, à propos de rien, des rebuffades, des attrapades :

Gamine.

Pan! pan! — « Ça t'apprendra! » Pan! pan! « Attrap celle-là! »

— « Mais ma mère! »

— « Vas-tu te taire? »

— « Je n'ai rien fait! »

— « P'tite effrontée! »

Pan! pan! pan! pan! pan! pan!

JULIEN, riant.

Ah! ah! ah! ah!

LOUISE, sérieuse.

Et mon père la laissait faire... Il m'aimait bien pourtant, mon pauvre père! Mais il croyait tout ce qu'inventait la jalouse : elle avait fait de toi un tel portrait, critiquant ta conduite, ton métier, que mon père ne pouvait croire qu'il me fût possible de t'aimer.

JULIEN, moqueur.

La mère la Routine, le père Préjugé devaient bien s'entendre!

LOUISE, imitant son père, sans ironie.

— « A ton âge, disait-il, on voit tout beau, tout rose... prendre un mari... c'est choisir une poupée..

JULIEN, souriant.

Une poupée?

LOUISE.

» Malheureusement, ces poupées-là, ma fille, vous font parfois pleurer bien des larmes!... »

JULIEN, ironique, sans éclat.

Ah! ah! ah! Les parents voudraient qu'on restât le marmot dont la pensée sommeille à l'ombre de leur volonté!... Il fallait lui répondre gentiment : « Les poupées d'amour ne sont pas toutes méchantes... »

LOUISE.

« Comment veux-tu la choisir, disait mon père? »

JULIEN.

Avec mon cœur!

LOUISE, continuant l'imitation.

« C'est un bien mauvais juge? »

JULIEN, avec impatience.

Pourquoi donc?

LOUISE, souriante, ironique.

« Qui dit amoureux, toujours dit aveugle! »

JULIEN, s'exaltant.

Aveugle lui-même, d'avoir méconnu la souveraineté de l'amour et d'oser réclamer pour lui le droit d'élire le maître de ta destinée!...

LOUISE, imitant les gestes paternels, sans moquerie.

« C'est le droit de la vieillesse... le droit de la sagesse... le droit de l'expérience!... »

JULIEN, impétueux.

L'expérience! ha! ha! ha! L'expérience, c'est-à-dire la Routine, la Tradition, toute l'oppression des préjugés stupides!

Avec âpreté, d'une voix sifflante.

L'expérience, qui voudrait Dieu lui-même en servage! L'expérience! lâche et tyrannique servante de l'Envie, qui se dresse à l'entrée de la vie!

Les juvéniles chevauchées des passions, tout l'idéal, tout l'amour, le vouloir, le génie, honnis, traqués, comme on traque l'ignominie!... Oh! la misérable, ô l'odieuse, l'infâme, l'hypocrite, l'inféconde expérience!...

LOUISE, simplement.

Ainsi, tout enfant a le droit de choisir lui-même le chemin du bonheur!

JULIEN, avec conviction et grandeur, sans emphase.

Tout être a le droit d'être libre!

Tout cœur a le devoir d'aimer.

Aveugle celui qui voudrait garrotter l'originale et fière volonté d'une âme qui s'éveille et qui réclame sa part de soleil, sa part d'amour!

Le soir tombe. Les dernières lueurs du couchant dorent la ville.

LOUISE, avec une émotion grandissante.

Les désirs de nos cœurs peuvent-ils sans remords briser d'autres cœurs?

JULIEN, farouche.

L'égoïsme appelle l'égoïsme.

LOUISE.

L'amour des parents n'est donc que de l'égoïsme?

JULIEN.

Rien qu'égoïsme!

LOUISE

Et mon père lui-même?...

JULIEN, s'emballant.

Un égoïste plus aveugle que les autres!

Louise fait un geste de reproche. Julien, regrettant ses paroles, s'approche d'elle et l'entraîne doucement vers le fond du jardin.

JULIEN, caressant.

Jolie!... Tu regrettes d'être venue!...

Il l'attire contre lui, avec tendresse, et lui montre la ville.

De Paris tout en fête, entends monter la joyeuse, l'attrayante chanson!

C'est pour toi, petite Muse, que la ville cette nuit s'amuse!

Avec câlinerie.

Hors Paris, Louise ne serait pas Louise!

Louise sourit tendrement.

Paris, sans toi, ne serait point Paris!

Mignon symbole de la grande cité, je t'aime en elle, et je l'adore en ta beauté!

LOUISE, extasiée.

Oh! l'attirante, la chère musique de la grande ville!...

JULIEN, enthousiaste.

La Ville m'a donné la Fille...

LOUISE, gagnée par l'enthousiasme.

L'amour de la Fille te donnera la Ville!...

JULIEN.

Oui, tous deux nous marcherons à la conquête de la Cité Merveilleuse!...

LOUISE.

Ta gloire aura mes yeux pour étoiles!

JULIEN.

Par ton amour, j'aurai la victoire!

ENSEMBLE.

Paris! Ville de force et de lumière!
Paris! Paris! Splendeur première!
Paris! ô Paris!
Cité de joie! cité d'amour, sois douce à nos amours...

s'agenouillent.

Protège tes enfants!
Garde-nous! Défends-nous!

Dans la nuit, Paris peu à peu s'illumine. Les amants, immobiles, comme sous l'enchantement du rêve glorieux d'avenir qui se lève devant eux, tendent les bras vers la ville.

LOUISE.

Julien!

JULIEN.

Louise!

LOUISE.

Vois la ville s'éclaire...

JULIEN.

C'est le firmament sur terre...

LOUISE.

Entends les mille voix?...

JULIEN.

Elles répondent à nos voix...

LOUISE.

Regarde les lumières...

JULIEN.

La ville tout entière se lève à ta prière!...

Ils se relèvent lentement.
Dans une apothéose de lumière, Paris semble fêter les amants.

LOUISE et JULIEN, avec enthousiasme.

« Libres ! vous êtes libres », nous crie la ville immense.

VOIX DE LA VILLE.

Libres !

LOUISE et JULIEN.

Libres ! Soyons libres selon notre conscience.

VOIX DE LA VILLE.

Libres !

LOUISE.

Libres dans l'amour !

JULIEN.

Libres dans la vie !

LOUISE.

Libres toujours !

JULIEN, en interrogation.

Toujours ?

LOUISE, décidée.

Toujours !

JULIEN, souriant, la pressant dans ses bras, avec tendresse.

Toujours !

Les amants, retombés sur le banc de verdure, s'étreignent avec extase.

LOUISE.

Vois la belle nuit !

JULIEN.

C'est notre nuit de noces !

LOUISE.

Je t'aime !

JULIEN.

Tu m'aimes ?

LOUISE.

Je t'aime !...

JULIEN.

Oh ! le doux miracle !... Je ne suis plus Julien !... Tu n'es plus Louise !

LOUISE, se jetant sur lui passionnément.

Des baisers ! Julien ! Des baisers !

JULIEN, se levant calme, avec grandeur.

Nous sommes tous les amants fidèles
à leurs serments

LOUISE, agenouillée devant lui.

Oh ! le divin roman !...

JULIEN.

Nous sommes tous les êtres qui veulent vivre
sans maîtres !

LOUISE, lui tendant les bras.

En mes bras, sois mon maître !

JULIEN.

Nous sommes toutes les âmes que brû
la sainte flamme
du Désir !

Il la prend dans ses bras.

LOUISE, éperdue.

1) [Suis-je sur terre ? Je marche dans une féreie...

JULIEN, montrant la ville illuminée.

Regarde ton domaine !...

LOUISE, pâmée.

Vision fleurie !...

JULIEN, avec ferveur.

Ici, loin de la peine,
loin de l'envie et de la haine,
ton clair sourire de bonté
rayonnera sur la cité.
Et mes baisers, ô tendre sœur,
te feront Muse du bonheur !]

LOUISE, joyeuse, triomphante, impétueuse.

Oh ! la parole idéale dont s'enivre mon corps tout entier ! Dis encore ta chanson de délices, ta chanson victorieuse, ta chanson de printemps !

JULIEN, entraînant.

Avec tes baisers clos mes lèvres ! Tes baisers valent mieux que mes chants de liesse ! Baisers d'amour et de soleil ! Baisers de feu !

LOUISE, frénétique.

Encore des baisers ! Toujours des baisers ! Mets sur ma lèvre toute leur fièvre !...

(1) A l'Opéra-Comique, on coupe le passage compris entre les signes [ ].

JULIEN.

Depuis le jour où je l'ai prise toute, jamais Louise ne parut si belle !

LOUISE, pétulante.

Ce n'est plus la petite fille ?

JULIEN.

C'est une femme nouvelle !

LOUISE.

...l'enfant timide et craintive ?

JULIEN.

Non, c'est l'amante éternelle !

LOUISE.

C'est une femme, au cœur de flamme, dont l'être clame, dont l'âme crie éperdument.

JULIEN.

Au souffle du désir, Louise enfin s'éveille !

LOUISE, claironnant, passionnée, juvénile, impatiente.

Prends-moi vite, vite, mon bien-aimé, plus beau que les fiers chevaliers des contes bleus de la Légende !...

A mon appel hâte-toi d'accourir, Prince Charmant, dont la caresse éveilla la petite Montmartroise au cœur dormant !

Viens dans mes bras, ô mon poète, ne suis-je pas ta conquête ? Embrasse-moi... fais-moi mourir sous tes baisers !...

JULIEN.

Ardente ivresse du baiser ! ô vertige ! ô volupté ! La chair de l'amante a parlé ! Elle appelle son maître !...

LOUISE.

A toi tout mon être !...

JULIEN.

Ton cher corps me désire ?

LOUISE.

Je veux du plaisir !

JULIEN.

Prends-moi !

LOUISE.

Jadis tu pris la vierge aimante, toute naïve en son printemps ; mais aujourd'hui, l'amante femme veut à son tour prendre l'amant !

LOUISE.

Viens ! ô mon poète ! Beau chevalier, sois ma conquête ! Ah ! viens mourir sous mes baisers !

JULIEN.

O bien-aimée, emporte ta conquête ! Fais-moi mourir sous tes baisers !...

LOUISE.

C'est le paradis !

JULIEN.

Non, c'est la vie !

LOUISE.

C'est une féerie !

JULIEN.

Non ! C'est la vie ! l'éternelle, la toute-puissante vie !...

Les deux amants se dirigent vers la maison. Indifférents à tout ce qu les entoure, les yeux dans les yeux, les lèvres appelant les lèvres : ils montent lentement le perron. Appels lointains de trompettes.

D'un geste passionné, Louise entraîne Julien dans la maison. Tambours lointains

SCÈNE II

Un bohème apparaît sur le sentier; il saute la haie, se dirige vers la maison, regarde la fenêtre éclairée, et sonne un appel vers la ville. Un autre bohème surgit de la même manière; le premier va à sa rencontre, il lui montre la fenêtre dont la lumière s'éteint subitement.

LE DEUXIÈME BOHÈME, au premier.

Ils sont là?

Il ouvre la porte à trois camarades porteurs d'un paquet volumineux qu'ils déballent en hâte. Ils en tirent des oriflammes, des draperies, des lanternes vénitiennes, dont ils décorent la façade et le perron de la maison. — Au loin retentissent des clameurs, des chants, des fanfares de fête. Les lumières de la ville semblent s'avancer vers la Butte. Chants lointains.

GRISETTES et BOHÈMES, lointains.

Régalez-vous, mesdam's, voilà l'plaisir!

LA FOULE, lointaine.

N'en mangez pas, jeun's fill's, ça fait grossir

GRISETTES et BOHÈMES.

Régalez-vous, mesdam's, voilà l'plaisir!

LA FOULE.

N'en mangez pas, messieurs, ça fait mourir!

Peu à peu, les badauds se massent à l'entrée du jardin. Des gueux apparaissent, grimpés sur les échafaudages des maisons voisines et sur le mur de clôture. Dans la rue placée en contre-bas on voit passer les lampions et les bannières des bohèmes.

RODEURS et RODEUSES, à la porte du jardin.

Honneur aux bohèmes!
Gloire aux faiseurs de poèmes!
Gloire aux belles qui les aiment!

Quelques grisettes, précédant la bande, accourent sur le perron. Les gens de la Butte les suivent dans un effarement plutôt comique.

LES GENS DE LA BUTTE.

MÈRES et PÈRES.

Que vienn'nt faire ces gens-là
avec tout leur tralala !
Regardez ces filles, ah !
En ont-ell's des falbalas !

LES MÈRES.

Oh ! ma chère !
Si j'étais leur mère !

LES PÈRES.

Quell' misère !
Si j'étais leur père !

MÈRES et PÈRES.

Quelle extravagation !
Quelle dépravation !
C'est l'abomination
De la désolation !

FILLETTES et GARÇONS.

C'est ici qu'ils vont s'amuser...
Ils vont chanter, rire et danser.

LES FILLETTES.

Et peut-être nous embrasser !

LES GARÇONS.

Et nous montrer leurs fiancées !

LES GAMINS, s'appelant à l'entrée du jardin.

Ohé ! ohé !

LES GAMINS, entrant telle une volée de moineaux.

Le bourgeois voudrait les pendr'
d'un seul coup !
La bourgeois' voudrait se pendr'
à leur cou !
Mais la quille
plus maligne
de son œil tranquille
cligne :
« — O chaleur !
» Quel malheur !...
— Attendez-moi tout à l'heur' ! »

Paraissent les porteurs d'oriflammes et de bannières.

LES PORTEURS, criant.

Place ! Bonn's gens, élargissez-vous !

GRISETTES et BOHÈMES, bizarrement travestis ; ils entrent en farandole et font plusieurs fois le tour du jardin, gambadant, sautant, et se livrant à mille excentricités.

Y a des êtres qui s'ennuient...
y en a d'autr's qui n's'ennuient pas !
Y en a qui ont du génie !
y en a d'autr's qui n'en ont pas....

LES GUEUX, battant des mains.

Vivent les artistes ! Gloire aux anarchistes !
En l'honneur des étudiants, compagnons, battons un ban !

LES GAMINS, se moquant de la foule.

Voyez donc ces têtes, ces binett's !
Voyez donc ces têt's qu'ils ont !
Conspuez !

LES GENS DE LA BUTTE.

Voyez ces bannières!
Toutes ces lumières!
Quel étrange carnaval!
Quel infernal bacchanal!

Ils sont fous!
Ils sont saouls!
Ils mett'nt tout sens dessus d'ssous.

GRISETTES et BOHÈMES.

Dans un royal bacchanal
loin du flic et du cipal,
chantons notre hymne triomphal!

A la porte de l'enclos, apparaît le cortège du « Plaisir ». Sur un char escorté par les Filles de joie, le Noctambule, costumé en Pape des Fous, entre solennellement. Le cortège se range à l'avant-scène, à droite de la maison.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jour d'allégresse
et jour d'amour
sur la Butte en liesse!
Tout est rose,
tout flamboie!
C'est la joie!
L'apothéose!

Deux bohèmes, travestis en âne et en singe, vont se placer de chaque côté du perron.

Oyez ces cris.
De tous côtés
c'est la joie de Paris,
aux pieds de la Beauté!

Voici venir
les divins gueux
aux longs cheveux!
Les jeunes dieux!
Voici venir
Les fiers élus de l'avenir!

Gloire au génie
des fils de l'harmonie,
riches d'éternité
quoique vêtus de pauvreté!

Louise paraît sur le perron très émue. Ses amies s'empressent autour d'elle.

Gloire à la muse
dont la lèvre fleurie
jamais rien ne refuse
à son poète qui la prie!...

Riez, chantez, dansez!
Tout est rose!
Tout flamboie!
C'est la joie!
L'apothéose!

Bravos prolongés de la foule.

(1) [Un bohème, grimpé sur le toit de la maison, s'adresse à la foule.

UN BOHÈME.

Bonn's gens! Bonn's gens!
Habitants de Paris,
venez tous admirer
Louise la jolie!
C'est un' gentille p'tite ouvrière
que les bohèmes, rois de misère,
vont sacrer Muse de leur chimère!

LA FOULE, surprise.

Une Muse? Une Muse à Montmartre!

(1) A l'Opéra-Comique, on coupe le passage compris entre les signes [ ].

UN BOHÈME.

En l'honneur de Louise que la danse commence.

Louise, rougissante d'émotion et de plaisir, s'assied sur le perron. Ses amies prennent place derrière elle. Les gamins, tenant des roses, s'entassent sur les marches du perron. Julien et les bohèmes se groupent à gauche contre la maison. La foule, repoussée contre le mur et les haies d'enceinte, devient peu à peu silencieuse. En une chaîne gracieuse et colorée, des grisettes travesties s'adossent au public, et forment, devant Louise, un large demi-cercle au centre duquel apparaît la Danseuse.

LA FOULE.

PREMIER GROUPE.

Approchons. — Holà! ne poussez pas ainsi! — Nous voulons voir! — Vous ne passerez pas.

DEUXIÈME GROUPE.

Je garde ma place. — C'était la mienne. — J'y étais avant vous. — Menteuse. — Imbécile. — Malhonnête.

TROISIÈME GROUPE.

Vous m'écrasez. — Je m'en moque. — Aïe, butor. — Abruti. — Malappris. — Vieux singe!

QUATRIÈME GROUPE.

Laissez-moi passer. — Non, allez ailleurs. — Vieux fourneau! — Hein! vous dites? — Mange, fumier!

LES GAMINS, assis sur le perron.

Y a d'quoi s'mordre! — Ohé! les poires! Voyez tableau!

LES GUEUX, sur les échafaudages.

C'est la fête! C'est la fête! Ohé!... rapineurs, pique-assiettes, refileurs de comète, ouvrez l'œil, car pour vous l'Opéra va danser!

LES BOHÈMES, maintenant la foule.

Faites place aux danseuses!

DIVERTISSEMENT.

SCÈNE III

Couronnement de la Muse de Montmartre.

LE PAPE DES FOUS, se levant.

Par Mercure aux pieds légers,
puisque s'ouvre ici la Cour d'amour,
m'est avis, messeigneurs,
qu'il vous sied de céder le verbe
au poète superbe
et seul idoine à louanger
que voici!

Il va vers la foule de droite et s'incline ironiquement; puis, vers la foule de gauche, s'incline de nouveau, esquisse quelques entrechats, gambade autour des grisettes, et après une pirouette finale, fait un geste mystérieux à la Danseuse. Celle-ci, comme suggestionnée, tourne sur elle-même, s'avance vers lui.

LE PAPE DES FOUS, montrant la Danseuse.

O jolie!
Cette danseuse
est une fleur de vie
faite d'un peu de chacun de nous tous.
Et cette fleur vivante,
c'est notre âme

Les grisettes prennent part à la danse.

Sous la forme d'une fleur
qui serait une femme,
Fleur-femme,
dont la grâce et le parfum
se traduisent en cadences,
afin que tes sens
aussi bien que ton âme
puissent apprécier l'hommage suprême!

LA FOULE.

Bravo! Bravo!

Les grisettes, en demi-cercle devant Louise, lui envoient, d'une rapide poussée, la Danseuse et c'est comme une flèche lancée d'un arc.

LE PAPE DES FOUS, continuant.

O jolie!
Sœur choisie!
Harmonie et beauté!
Poème de clarté!

Pendant cette scène, la Danseuse cueille des roses aux mains des enfants, en fait une gerbe, puis monte lentement les degrés du perron, s'incline devant Louise, lui offre ses fleurs. Les grisettes drapent sur les épaules de Louise le châle brodé d'argent, emblème de sa royauté.

LE PAPE DES FOUS.

Gente fillette de Paris,
en qui revivent Juliette, Ophélie.
O charmante,
Muse clémente,
de tes chevaliers reçois l'hommage!

Acclamations.

LA FOULE.

Louise!

Les bohèmes s'avancent vers Louise.

LES GRISETTES et les BOHÈMES, entourant Louise.

Louise, acceptes-tu d'être reine
de la Bohème?

Acclamations de la foule.

Louise, acceptes-tu d'être Muse
de la Butte Sacrée?

Acclamations de la foule.

Réponds?

Louise, souriante, fait un geste d'acquiescement.

(1) [Un vieux bohème s'avance solennellement. Les tambours rythment son chant. Mouvement de curiosité dans la foule.

UN VIEUX BOHÈME.

Au nom de la sacrée Bohème
je te fais reine!

Louise se lève.

Blanche comme une fée d'espoir
luis dans le soir!

Que ton sourire de bonté
sur nous épanche sa clarté!

Sois accueillante aux affamés
de pain et de beauté!

Garde ta foi
au bien-aimé!

Ris-toi des lois!
Et des bourgeois!

De tous ceux qu'importunent le rire et la joie!

De tous ceux que l'envie a ligués contre toi!

De tous ceux qui voudraient te refuser le droit
de chanter à ta guise et d'aimer à ton choix!

Énergique.

Contre tous, défends ta liberté!

Mettant un genou en terre.

Sois-nous fidèle.

LES GRISETTES, s'inclinant de même.

Sois-nous fidèle.

(1) A l'Opéra-Comique, on coupe le passage compris entre les signes [ ].

LES BOHÈMES, les imitant.

Sois-nous fidèle.]

Julien s'approche à son tour.

JULIEN.

O jolie !
Sœur choisie !

Louise prend une rose à son corsage et l'offre à l'amant.

Je t'aime !

Orgueilleusement, il prend Louise dans ses bras.

LOUISE.

Je t'aime !...

CHŒUR D'APOTHÉOSE (ENSEMBLE)

LES GRISETTES, enthousiasmées.

Amoureuse beauté,
ton chant d'éternité
éveille en nous une adorable ivresse
un désir de caresses....

LES GAMINS, ahuris.

C'est renversant !
Épastrouillant !
Abracadabrant !
Regardez-les !
C'qu'ils sont chipés !

LES BOHÈMES, avec ferveur.

Harmonie et beauté !
Poème de clarté !
. . . . . .
Parisienne sculptée
dans de l'éternité,
O jolie !
Tendre reine des amantes !...

LES GUEUX, goguenards.

S'ils continuent, y vont la rendre folle !

Tant pis pour elle !

Y a qu'à Montmartre qu'on voit ça!
J'en suis bleu, j'en suis baba!
C'est plus bath qu'à l'Opéra!
Hourrah!
Pour la Muse de Montmartre!

Fallait pas qu'elle y aille!
Ell' croit qu'la grande vie
ça vaut mieux que l'travail!
Quell' folie!
Tu n'vois donc pas qu'ils te mentent!

LA FOULE.

JEUNES FILLES, admiratives.

Adorable beauté,
chacune de nous t'envie;
car ta félicité
ô jolie,
c'est le rêve des amantes!

GARÇONS, charmés.

Quel frisson de volupté
sur nos têtes vient de passer!

MÈRES, indignées.

Voyez, quelle effrontée!...
Dans son immoralité,
dans son impudicité,
elle oublie
qu'ses parents, là-bas, s'tourmentent!

PÈRES, méprisants.

Admirez l'absurdité
de cette solennité!
La Folie est triomphante!

LOUISE et JULIEN.

Non, non, jamais rien ne séparera
la muse du poète!
L'amante de l'amant!
Et Julien de Louise!

Orgueilleusement enlacés, les deux amants sourient à la foule.
Fanfares et tambours de scène. — Apothéose.
Mais une rumeur vient du fond de l'enclos. La foule s'écarte avec stupeur. Un grand silence se fait. Sur le seuil du jardin, la mère de Louise, immobile, hésitant à entrer, apparaît comme le fantôme de la souffrance.

LA FOULE.

Ah! Regardez... Quelle est cette femme? Que veut-elle?

LES GRISETTES et LES BOHÈMES.

La mère de Louise!...

Le pape des Fous se sauve en ricanant suivi des filles de joie.

LA FOULE.

La mère de la Muse!

LOUISE.

Ah!

Les porteurs d'étendards, les musiciens et les danseuses disparaissent.

JULIEN, se mettant devant elle.

Je te garde!

La mère s'avance avec timidité, comme éblouie par les lumières. Les bohèmes se massent devant le perron. Les grisettes entourent Louise défaillante. La foule, surprise, s'écarte avec pitié.

LA FOULE.

Quelle affaire!

LES GAMINS.

Allons-nous-en à quatre patt's
C'est pas l'moment d'fair' des épates!

LES GUEUX.

Adieu, cochons, vache et couvée...
Encore un' rein' de dégommée!

La mère s'approche de la maison. Un groupe de bohèmes lui barre le passage. Mais le regard de la femme, le mystère, la souffrance, qui émanent d'elle, les font reculer malgré eux.

LA FOULE.

Quelle affaire!

LES GAMINS, déjà loin.

Gar' les mornifl'es et les peignées
Y va pleuvoir des giroflées!..

LES GUEUX, descendant des échafaudages.

Adieu, chansons, adieu, chimèr's!
Ah! quel malheur d'avoir un' mère!

Louise se relève, regarde autour d'elle, voit sa mère, fait un geste d'épouvante et s'élance dans les bras de Julien. Quelques bohèmes s'empressent autour d'eux. Julien leur fait signe de s'éloigner. La foule s'éloigne. Louise, impuissante à surmonter sa frayeur, se réfugie dans le vestibule. Julien, très ému, mais ferme, dans une attitude de défi, barre la route. Roulement lointain de tambours.

SCÈNE IV

LA MÈRE, humblement, à Julien.

Je ne viens pas en ennemie... Je venais dire à Louise que son père est très souffrant et qu'elle seule peut le sauver!

LOUISE, à part.

Mon père!

JULIEN, à part.

Que vient-elle faire?

LA MÈRE, s'avance, à Julien, simplement.

Nous avions tout accepté; nous étions las de lutter, de chercher... et nous avions fait une croix sur la porte de sa chambre...

Fatale.

elle était morte, bien morte pour nous!...

Suppliante.

Mais aujourd'hui que son père est au plus mal, je viens vous supplier, monsieur, de permettre à Louise de revenir chez nous; et ce sera la guérison de mon pauvre homme à la maison.

LOUISE, se rapprochant, avec une vive émotion.

Mon père est très malade?

Julien manifeste sa méfiance.

LA MÈRE, à Louise qui s'est rapprochée, tandis que Julien se tient à distance.

Il est bien mal depuis hier... Le premier jour, il versa mille larmes! Il allait et venait de la porte à la fenêtre, regardant, écoutant, espérant à chaque minute, te voir revenir...

La nuit, comme le sommeil ne voulait pas de lui, pendant des heures, il se traînait dans l'ombre, et gémissait... et sanglotait... Un soir, je le surpris sur le seuil de ta chambre, à genoux et criant : Louise! Louise! mon enfant! m'entends-tu?... ne suis-je plus ton père?...

Changeant de ton.

Puis il sembla se faire une raison, et reprit sa vie d'autrefois... enfin je crus qu'il oubliait, en le voyant parfois sourire à mes larmes.

Hélas! je m'étais trompée; ton père n'avait rien oublié. La douleur le minait, et plus il la cachait, plus il souffrait!

Louise et Julien échangent un regard compatissant.
A Julien dont la méfiance s'est envolée.

Seule, une joie peut le sauver...

Et vous pouvez la lui donner, en conseillant à Louise de revenir chez nous.

Voyant une hésitation dans le geste de Julien.

Oh! Elle sera libre maintenant!

Ce que nous voulons, c'est l'avoir un peu... nous l'aimions depuis plus longtemps que vous... Elle nous aimait avant de vous connaître.

Suppliante.

Oh! monsieur! vous ne voudriez pas que son père vous maudisse!

Avec grandeur.

La malédiction d'un mourant vous poursuivrait toute la vie!...

Le chiffonnier paraît sur le sentier, au fond de la scène. Il fouille le ruisseau en s'éclairant de sa lanterne.
La douleur de Julien rend Louise indécise. La mère attend avec inquiétude.

LE CHIFFONNIER.

Un père cherche sa fille
qui était toute sa famille.
Mais une fille
dans la cité,
c'est une aiguille
dans un champ de blé!

Il s'éloigne.

Pourquoi chercher
et m'obstiner,
La grande ville
a besoin de nos filles...

Louise et Julien regardent le chiffonnier avec compassion. L'image du père de Louise s'évoque devant eux. Leurs dernières hésitations s'envolent.

JULIEN, à la mère.

Promettez-moi de me rendre Louise?

LA MÈRE.

Je le promets.

LE CHIFFONNIER, très loin, tristement.

Tra la la la
Tra la la la.
Elle est partie dans la nuit!

JULIEN, décidé.

Allons! va, messagère de bonheur!

Avec déchirement.

Et n'oublie pas que dès ce moment je vais compter toutes les heures !

Louise ôte le châle dont on l'avait parée et le donne à Julien.

La mère va vers la porte du jardin. Louise la suit, troublée, s'arrêtant à chaque pas Sur un geste de Julien, elle revient vers lui, se jette dans ses bras. Les deux amants s'étreignent avec folie, se séparent, s'embrassent encore. Louise s'éloigne à reculons, une main sur les lèvres. Au moment de disparaître, elle envoie un suprême baiser à Julien.

JULIEN, lui tendant les bras, avec tendresse.

O Jolie !

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. La maison et la terrasse de Julien ont disparu et l'on voit, au loin, Paris. Neuf heures du soir. Été.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE, LA MÈRE, puis LOUISE.

Le père est assis près de la table. La mère, dans la cuisine, fait la lessive. A travers la porte vitrée, on aperçoit Louise dans sa chambre. Elle travaille près de la fenêtre ouverte. La mère, un bol de tisane à la main, s'approche du père, l'invite à boire. Celui-ci les yeux fixés sur Louise ne semble pas la voir.

LA MÈRE, cherchant à l'égayer.

Tu devrais te rapprocher de la fenêtre, il y fait si bon depuis que les démolisseurs ont balayé le vieux faubourg et ouvert à Paris le chemin de notre chambre.

Ah ! on respire maintenant ! Vois la belle trouée d'air, de lumière et de vie !

LE PÈRE, après un silence, bas.

Oui ! une fameuse trouée où sont disparues bien des choses...

LA MÈRE.

Bien des gens !

LE PÈRE.

Et du bonheur...

LA MÈRE, affectueusement.

Tu as peut-être eu tort de travailler aujourd'hui...

LE PÈRE, avec rondeur.

Après vingt jours de paresse, j'ai dû faire un effort pour m'y remettre; mais maintenant, c'est fini et je suis d'aplomb...

Le coffre est encore solide et peut lutter longtemps !

La fatigue me fait du bien... et j'ai pris l'habitude du chagrin...

La mère fait un geste de pitié et de tendresse.

Les pauvres gens peuvent-ils être heureux ?

A qui le bon Dieu donnerait-il son ciel s'il n'y avait sur la terre que des gens heureux ?

Bête de somme que je suis, que tous nous sommes, sous le joug pesant de la Fatalité !

Tristes serfs d'une besogne qui ne cesse jamais !

Piteux jouets aux mains de l'injustice, dans un monde où tout n'est que misère et déception, où choses et gens sont nos ennemis, où les enfants même, dans l'égoïsme de l'amour, nous martyrisent et nous disent :

Aprement.

— Vous avez assez vécu ! Place ! Place ! nous n'avons plus besoin de vous !... nous ne voulons plus de maîtres !...

Douloureusement.

Et, si l'on veut lutter contre leur folie, ces êtres d'orgueil, narguant notre tendresse, ajoutent leur haine à toutes nos détresses, et silencieux, implacables, impatients, ils atten-

dent que la mort vienne les délivrer de ceux qui voudraient mourir pour eux !

. . . . . .

. . . . . .

Louise se lève lentement, s'accoude au mur, puis ouvre la fenêtre de sa chambre et regarde mélancoliquement dans la nuit. Le père la suit des yeux.

Voir naître une enfant, la fleurir de caresses, guider ses premiers pas, sourire à son premier sourire...

La mère s'avance, s'arrête, et regarde tristement le père. Louise pleure ; le père la contemple avec une émotion croissante.

Les fatigues, les tourments, rien ne coûte : c'est pour elle ; qu'elle soit toujours plus belle !

La mère s'avance encore, s'arrête à quelques pas du père.

L'enfant grandit; c'est maintenant une jolie demoiselle vers laquelle s'empressent les galants.

Louise ferme sa fenêtre et se rassied.

Tout en elle est ravissant ; ils sont fiers, les vieux parents, car la fille de leur sang est pour tous un modèle d'honneur et de sagesse !

Il se lève, la mère s'éloigne.

Puis, un jour, un inconnu qui passe, d'un regard enjôleur séduit la pure fille et chasse le passé de son cœur ; s'empare de sa pensée et détruit à jamais notre bonheur !

Ah ! soit maudit le voleur d'amour qui, de notre fille, fit pour nous une étrangère ; le ravisseur dont le caprice d'un jour nous causa tant de larmes et changea le foyer de calme et de joie en enfer de discorde et de haine !

Silence.

LA MÈRE, de la cuisine.

Louise ! Louise !

LOUISE.

Quoi ?

LA MÈRE.

Viens m'aider !

Louise se lève, range son ouvrage, éteint sa lampe, puis ouvre la porte ; le père se tourne vers elle, lui tend les bras ; elle passe sans le voir, se dirige vers la cuisine et disparaît. Les deux femmes, à la cantonade.

LA MÈRE.

Auras-tu bientôt fini de bouder ? Tu n'as donc pas pitié de ton père ?

Le père écoute avidement.

Tu supposes peut-être qu'on va te laisser retourner chez ton amoureux ?

LOUISE, vivement.

Vous l'aviez promis !

LA MÈRE.

Tu sais bien que c'est impossible. On n'peut pas te laisser r'commencer une vie pareille ! Tu la connais, maintenant, la vie de bohème ; tu sais ce que c'est : de la misère en chansons. Voyons, sois raisonnable !... sois bonne pour nous...

Émue.

Ton pauvre père souffre tant !

Mimique expressive du père : il se lève et s'approche de la cuisine où causent les deux femmes.

LOUISE, dont la voix s'élève.

.....l'amour libre !

LA MÈRE, moqueuse.

L'amour libre, l'amour libre ! en prônant aujourd'hui ce qu'il appelle l'amour libre, il n'a qu'un but : esquiver le mariage !

Marmottant, entre ses dents.

L'amour libre !... en voilà une histoire !

Elle rit railleusement. Lentement, le père va se rasseoir.

LOUISE.

Rira bien qui rira la dernière !

LA MÈRE.

C'est ce que nous verrons... en attendant, va dormir, c'est l'heure ; et n'oublie pas de dire bonsoir à ton père.

Louise paraît à la porte ; elle s'avance lentement, s'arrêtant par instants, et se dirige vers le père, qui la sent venir avec émotion.

SCÈNE II

LES MÊMES.

LOUISE.

Bonsoir, père.

Elle lui présente son front. Le père la saisit avec violence, la serre contre lui et l'embrasse longuement. Sans lui rendre son baiser, Louise se dégage et s'éloigne froidement. Le père tend vers elle ses bras, puis s'élance.

LE PÈRE.

Louise !

Suppliant.

Louise !

Il l'attire à lui, et la ramène près de la table. — Brusque.

Regarde-moi !

Tendre.

Ne suis-je plus ton père ? N'es-tu plus l'enfant qu'autrefois j'ai bercée dans mes bras ? N'es-tu plus la fille de mon sang ?

Il l'assied sur ses genoux et la berce comme un enfant.

LE PÈRE, la retenant.

Reste... repose-toi... comme jadis, toute petite...

Louise cherche à s'évader. La retenant.

Reste... Ah ! souviens-toi des beaux jours d'autrefois !...

Louise essaie doucement de se dégager.

Pourquoi veux-tu partir ? Est-il donc pour toi un refuge sur la terre plus doux que le cœur de ton père ?

La berçant.

L'enfant dormira bientôt...
l'enfant dormira bientôt...

. . . . . .

Comme autrefois, endors-toi!

S'efforçant de sourire.

« Si la p'tite enfant est sage...
elle aura une belle image...
do-do...
l'enfant do. »

LOUISE, lève la tête.

L'enfant serait sage, tout à fait sage, si son père voulait lui faire moins de peine et comprendre que la douleur est mauvaise conseillère...

LE PÈRE.

Pourquoi parler de peine et parler de douleur, quand un père, une mère t'aiment et ne vivent que pour ton bonheur ?

LOUISE, avec ironie, triste.

Mon bonheur ?...

Avec feu.

Vous n'avez qu'un signe à faire pour que revienne le bonheur.

Gentiment enfantin, mais toujours triste.

La belle image que l'enfant désire, la grâce qu'elle vous demande

Plus déclamé.

c'est de n'être plus, comme un oiseau mis en cage...

Elle se lève.

privée de liberté et emprisonnée par votre aveugle tendresse, qui s'imagine que je puisse être heureuse à vivre ainsi qu'une captive, dans l'âge où, sans la liberté, la vie est pire que la mort.

La mère paraît à la porte de la cuisine.

LE PÈRE.

Si tu veux être libre, laisse là ton rêve de folie...

LOUISE, à part.

Mon rêve de folie !...

Au père.

Vous voulez que j'abandonne tout espoir,

Triste.

et que je mente à mes serments...

Rageuse.

comme vous mentîtes...

Avec feu.

à vos promesses !

LA MÈRE.

Insolente !

LOUISE, imitant sa mère.

« Oh ! elle sera libre, maintenant ; ce que nous demandons, c'est l'avoir un peu, car nous l'aimons depuis plus longtemps que vous ; elle nous aimait avant de vous connaître. »

Se tournant vers sa mère.

Vous nous reconnaissiez, alors, le droit de nous aimer et de nous le dire !

LA MÈRE.

Nous vous reconnaissions le droit de vous marier, pas autre chose ! Tant pis pour toi,

Sarcastique.

si ton amant satisfait réclame maintenant

Emphatique.

l'union libre.

Brutale.

Tu n'as que ce que tu mérites.

LOUISE, indignée.

Comment !... comment !... Tu oses le nier !... n'est-il pas vrai que tu m'avais promis de me laisser libre ?

LE PÈRE.

La liberté que tu demandes, c'est la liberté de courir les rues... la liberté de nous déshonorer !

Il prend Louise dans ses bras, avec détresse.

Louise, ô mon enfant ! Qui m'aurait dit qu'un jour tu renierais ma tendresse, et que, loin de moi, tu demanderais à vivre ?

O Louise, reviens à toi !

Comme autrefois, dans mes bras, endors-toi !...

Il la reprend et l'assied sur ses genoux.

N'est-ce plus mon enfant, ma Louise chérie, que je presse en mes bras tremblants ?

Il l'interroge ardemment. Louise, songeuse, semble ne pas entendre.

LOUISE, hochant la tête avec amertume.

Les parents voudraient qu'on restât le marmot dont la pensée sommeille à l'ombre de leur volonté !

LE PÈRE.

Les misères, les tourments, tout s'oublie auprès d'elle elle est si bonne, si aimante, si belle !

LOUISE, avec mélancolie, sans regarder son père.

Pourquoi serais-je belle...

Ardente.

si ce n'est pour être aimée ?...

LE PÈRE.

Ah ! n'est-ce pas t'aimer que te donner notre vie ?

LOUISE.

Vous prenez la mienne !

LE PÈRE.

N'est-ce pas t'aimer que t'avoir pardonné...

LOUISE.

Pour m'emprisonner mieux qu'autrefois !

LE PÈRE.

N'est-ce pas t'aimer que te supplier...

Plus durement.

quand j'aurais le droit de commander...

Louise fait un geste de révolte et s'éloigne vivement du père. Celui-ci s'avance sur elle, menaçant.

LOUISE, avec une grandeur tragique, mais sans emphase, un peu récitante.

Tout être a le droit d'être libre !
Tout cœur a le devoir d'aimer !

La mère hausse les épaules.

Aveugle celui qui veut garrotter l'originale et fière volonté d'une âme qui s'éveille et qui réclame sa part de soleil,

Extasiée.

sa part d'amour !

LE PÈRE, découragé.

Ah ! ce n'est pas toi qui parles par ta bouche, méchante ! Non ! ce n'est pas toi ! C'est une étrangère, une ennemie impitoyable. Ce n'est plus ma fille ! mon seul bien ! mon espoir ! ma jolie !

VOIX LOINTAINES.

O Jolie !...

LOUISE, avec ravissement.

Paris ! Paris m'appelle !

VOIX LOINTAINES.

O Jolie !...

LOUISE.

O la magique, la chère musique de la grande ville !. .

LE PÈRE, avec haine, entre ses dents.

Paris !...

LOUISE.

O l'attirante promesse !...

LE PÈRE, de même.

Paris !...

LOUISE.

L'inoubliable, l'affolant vertige !... Au secours de la Fille, la Ville viendrait-elle ?

Par la fenêtre, on aperçoit la ville qui peu à peu s'éclaire.

Paris ! Paris ! Fête éternelle du plaisir !

Paris ! splendeur de mes désirs !

Paris, ô Paris, secours ma détresse. Ressuscite l'ivresse des hymnes d'allégresse !

Que s'écroulent les murs de la triste prison!
Sonne, cloche de joie des libres épousailles!
Fais revivre le charme de l'heure où mon cœur battait contre son cœur!

LE PÈRE, dont la colère augmente.

Ah!

LOUISE.

Vers sa demeure, asile des rêves, ville maternelle, porte-moi d'un coup d'aile!

LE PÈRE.

Tais-toi!

LOUISE.

Encore un jour d'amour! Encore un jour d'amour!

Le père s'élance et ferme la fenêtre.

LE PÈRE.

Tais-toi! Tais-toi!

LA MÈRE, haussant les épaules.

Elle devient folle.

Louise revient au milieu de la chambre.

LOUISE, hardiment, à toute volée.

Qu'il vienne vite, vite, mon bien-aimé, pareil aux hardis chevaliers des contes bleus de la Légende.

LA MÈRE.

Que dit-elle?

LOUISE.

A mon appel va-t-il accourir, le Prince Charmant, dont

la caresse éveilla la petite Montmartroise au cœur dormant !

LE PÈRE, hors de lui.

Tu n'as pas honte !

LOUISE.

Qu'il vienne donc le poète, dont la tendresse triomphante fit une Muse de la pauvre recluse !

LA MÈRE.

Veux-tu te taire !

LOUISE, rageuse.

Ce n'est plus la petite fille au cœur timide et craintif, c'est une femme, au cœur de flamme, qui veut reprendre son amant !

Elle s'élance vers la porte. Le père lui barre le passage.

LE PÈRE.

Tu ne passeras pas !

LOUISE, tournant dans la chambre comme une hallucinée, et défiant ses parents.

La ! la ! la ! la ! la ! la ! Il va venir bientôt ! La ! la ! la ! la ! la ! la ! Je vais revoir les yeux du bien-aimé ; je vais entendre sa parole ; et mes lèvres vont pouvoir se griser de son ardent baiser toute l'éternité !

Affolée d'amour, tournant sur elle-même.

Julien ! à moi ! Julien, pour toujours, prends-moi !...

LE PÈRE.

Au paroxysme de la colère, il s'élance sur elle comme pour la frapper ; puis se ravise et, furieusement, ouvre la porte. La mère s'interpose, suppliante.

Ah ! misérable ! va-t'en ! va-t'en le retrouver ! Dans la

ville, qui t'appelle, va donc t'amuser! C'est plus gai qu'ici, là-bas !...

Effrayant de colère, il court vers Louise, lui saisit les mains, la traîne vers la porte.

Allons, dépêche-toi! voici la fête qui s'allume! Ah! ah! ah! Toutes les filles sont là; on les entend crier : « — Que la danse commence! »

— Et brûlent les lampions!... et ronfle la musique!

Montrant Paris.

— « Voilà l'plaisir, mesdam's! »

On danse à crever, on rit à pleurer.

Louise s'échappe et se réfugie au bout de la chambre.

— « Voilà l'plaisir, mesdam's! »

On n'attend plus que toi! allons, va, mais va donc!

LA MÈRE.

Pierre!

LOUISE, tremblante, apeurée, hésitant à sortir maintenant que son père la chasse, court autour de la chambre.

Ah!

LA MÈRE, s'accrochant au père.

Laisse-la!

LE PÈRE.

Dépêche-toi!

LA MÈRE.

Laisse-la, je t'en prie!

LE PÈRE.

M'entends-tu?

LA MÈRE, s'accrochant au père.

Pierre!

LE PÈRE, presque hurlé.

Vas-tu t'en aller? ou je te jette à la porte!

Il veut s'élancer. La mère le retient; hors de lui, il écarte la mère avec violence et s'élance.

LE PÈRE.

Cri.

Ah !

LA MÈRE, tombant.

Cri.

Ah !

LOUISE, affolée, s'enfuit.

Cri.

Ah !

SCÈNE III

LE PÈRE, LA MÈRE.

Louise partie, le père regarde autour de lui... Sa colère tombe... Il regrette et s'élance dans l'escalier. On l'entend appeler.

LE PÈRE.

Louise !... Louise !...

La mère se relève, court à la fenêtre qu'elle ouvre et regarde dans la nuit. Le père apparaît. Il reste un moment sur le seuil, comme terrassé par la douleur ; il s'avance lentement, titubant, s'accrochant aux meubles.

LE PÈRE, tendant le poing vers la ville, avec haine et douleur.

O Paris ! ! !

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21458-10-00 — (Encre Lorilleux).

En vente AU MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne
HEUGEL ET Cie, Éditeurs-propriétaires pour tous pays.

LOUISE

ROMAN MUSICAL EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

PAROLES ET MUSIQUE DE

GUSTAVE CHARPENTIER

Partition piano et chant	**Prix net** :	**20 francs.**
Partition piano solo	—	**12** —
Partition chant seul	—	**4** —

S'adresser également à MM. HEUGEL et Cie pour la partition et les parties d'orchestre, les parties de chœurs, la mise en scène, les dessins des costumes et des décors.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

Les opéras, oratorios, etc. : *Aben-Hamet*, *Alceste*, *l'Ami Fritz*, *l'Amour africain*, *l'Amour aux Enfers*, *André Chénier*, *le Baiser de Suzon*, *le Bal masqué*, *le Baptême de Clovis*, *le Barbier de Séville*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Biblis*, *Brocéliande*, *le Caïd*, *Cavalleria rusticana*, *Cendrillon*, *le Cid*, *la Clé d'Or*, *Daphné*, *le Démon*, *le Désert*, *le Déserteur*, *les Deux Billets*, *les Deux Journées*, *Dona Branca*, *Don César de Bazan*, *Don Juan*, *Eros*, *Esclarmonde*, *Ève*, *la Fête d'Alexandre*, *la Fiancée de Corinthe*, *Fidelio*, *le Flibustier*, *la Flûte enchantée*, *Françoise de Rimini*, *la Guzla de l'Émir*, *Hamlet*, *Hérodiade*, *l'Hôte*, *Hylas*, *l'Ile du Rêve*, *Jean de Nivelle*, *Jean de Paris*, *Jérusalem*, *Joseph*, *Judas Macchabée*, *Kassya*, *Lakmé*, *Lauriane*, *Léonora*, *Lola*, *le Mage*, *Maître Ambros*, *Manon*, *Marie Magdeleine*, *Ma Tante Aurore*, *le Messie*, *Mignon*, *Narcisse*, *la Navarraise*, *Néron*, *Noël* ou *le Mystère de la Nativité*, *Notre-Dame de la Mer*, *l'Oie du Caire*, *Othello*, *Orphée*, *le Panier fleuri*, *le Passant*, *Paul et Virginie*, *la Perle du Brésil*, *Pierrot Fantôme*, *le Portrait de Manon*, *Princesse d'Auberge*, *Psyché*, *Rébecca*, *Rédemption*, *Richard Cœur de Lion*, *le Roi de Lahore*, *le Roi d'Ys*, *le Roi l'a dit*, *Ruth*, *le Sabbat pour rire*, *Sainte Agnès*, *Sainte Geneviève de Paris*, *le Sais*, *les Saisons*, *Sapho*, *Sémiramis*, *les Sept paroles du Christ*, *Sigurd*, *le Songe d'une Nuit d'été*, *Suzanne*, *le Tasse*, *la Terre promise*, *Thaïs*, *Thyl Uylenspiegel*, *le Trésor*, *la Vierge*, *Werther*, *Xavière*, etc., etc.

Les ballets et pantomimes : *le Carillon*, *Coppélia*, *le Cygne*, *la Danseuse de corde*, *Doctoresse*, *l'École des vierges*, *la Farandole*, *Fleur des Neiges*, *la Korrigane*, *Lysic*, *les Petits Violons du Roy*, *Pierrot assassin*, *Pierrot surpris*, *le Rêve*, *la Révérence*, *la Source*, *la Statue du Commandeur*, *Sylvia*, *la Tempête*, *Viviane*, *Yedda*, etc., etc.

Les opérettes : *Adam et Ève*, *Apothicaire et Perruquier*, *un Baiser en diligence*, *Barbe-Bleue*, *la Belle Hélène*, *la Bonne d'enfants*, *le Bossu*, *Changement de garnison*, *la Chanson de Fortunio*, *les Charbonniers*, *le Château à Toto*, *la Chatte métamorphosée en femme*, *M. Choufleuri*, *Croquefer*, *Croquignole XXXVI*, *la Demoiselle de Belleville*, *la Demoiselle en loterie*, *les Demoiselles des Saint-Cyriens*, *le Docteur Rose*, *les Douze Femmes de Japhet*, *Dragonette*, *les Fêtards*, *le Fétiche*, *le Fiancé de Thylda*, *le Fifre enchanté*, *le Financier et le Savetier*, *Geneviève de Brabant*, *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, *Mam'zelle Gavroche*, *Mam'zelle Nitouche*, *le Mariage aux lanternes*, *un Mari à la porte*, *le Mari sans le savoir*, *un Modèle*, *Monsieur et Madame Denis*, *Ninetta*, *l'Omelette à la Follembuche*, *Orphée aux Enfers*, *la Papa de Francine*, *la Permission de dix heures*, *le Petit Faust*, *les Petites Barnett*, *les Petits Prodiges*, *le Pont des Soupirs*, *la Princesse*, *la Quenouille de verre*, *la Reine Indigo*, *le Retour d'Ulysse*, *Samsonnet*, *Shakspeare*, *un Soir d'orage*, *le 66*, *Six demoiselles à marier*, *le Sosie*, *les Trois baisers du Diable*, *les Turcs*, *la Tzigane*, *le Valet de chambre de Madame*, *la Veilleuse*, *la Vocation de Marius*, *le Voyage de MM. Dunanan père et fils*, etc., etc.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21460-10-00. — (Encre Lorilleux).